

Gaston CALMETTE  
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot  
à l'hôtel du FIGAROET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES  
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>ie</sup>  
8, place de la Bourse

## SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

L'état d'âme pendant les catastrophes italiennes : Cesare et Paola Lombroso.  
Comme à l'Impasse Ronsin : Des ficelles, des blouses et des barbes : Georges Bourdon.  
Le monde religieux : Nouveau livre du P. Maurin : Julien de Nafon.  
La Chambre : La rentrée : Pas-Perdus.  
Le Sénat : Auguste Avril.  
La saleté de Paris : Régis Gignoux.  
Journaux et Revues : André Beaunier.

PAGES 4, 5 ET 6

Les croix du 1<sup>er</sup> janvier : Commerce et guerre.  
En Allemagne : Munich : Jules Huret.  
Le tremblement de terre.  
Charité de reine : Martine Rémusat.  
Gazette des Tribunaux : M. Bidry condamné : Georges Claretie.  
La Vie artistique : Arsène Alexandre.  
Mouvement médical : Horace Bianchon.  
Feuilleton : Métropolis : Upton Sinclair.

## L'état d'âme

PENDANT

## les catastrophes italiennes

Tous les efforts de l'homme depuis des milliers d'années n'ont eu d'autre but que de se garantir des catastrophes, de les éloigner autant que possible.

L'homme a connu autrefois les famines et les épidémies, les inondations et les incendies qui dévoraient les forêts, les guerres et la brigandage, et justement parce qu'il en a éprouvé les effets terribles, dévastateurs, à tout prix il a cherché à les conjurer, à les abolir.

Les institutions de notre société sont toutes orientées dans ce sens. Nous avons organisé la police pour protéger la collectivité contre les assassins et les malfaiteurs; nous avons édicté les prescriptions sanitaires les plus sévères pour empêcher les pestilences; nous avons élevé des digues et creusé des canaux contre la furie des fleuves; nous avons trouvé une organisation de signaux, de pompes, d'automobiles qui nous permet d'éteindre un incendie peu de minutes après qu'il a éclaté.

Ces mêmes systèmes, tellement répandus aujourd'hui pour l'assurance sur la vie, sur les maladies, sur les accidents, contre les faillites et contre les incendies, nous font voir quelle horreur d'une catastrophe, même partielle, éprouve un individu de notre temps.

L'homme moderne, dont la vie est, par nécessité et par tradition, empreinte toute d'ordre, de méthode, de système, n'est jamais préparé à aucune catastrophe, — et celle de Messine et de Reggio est telle qu'elle dépasse toute imagination.

Il faut se représenter un homme pour qui l'école d'un taudis, le gonflement menaçant d'un petit cours d'eau, l'incendie d'une grange représentent déjà des phénomènes terrifiants; cet homme a vu sous ses yeux non pas une mais toutes les maisons, les rues entières d'une ville s'écrouler en trente secondes, et la mer tout entière monter sur la terre, et les incendies éclater furieusement de tous côtés!

Qu'on s'imagine cet homme qui dormait dans son lit se trouvant lancé nu dans la rue (quand il ne resta pas enseveli sous les décombres), en proie à la faim, à la soif, au froid, avec la terre qui dansait sous ses pieds, les ténèbres tout autour, dans l'oreille des hurlements infinis, et dans ce peu qui lui restait de conscience la conviction terrifiante que tout était perdu, que ses plus proches parents étaient morts, qu'il allait mourir aussi!

Peut-on concevoir une chose plus effroyable, plus fantastiquement inimaginable?

Et pourtant trois cent mille personnes environ furent assujetties à l'épreuve d'une telle mort et aux effets d'un tel désastre qui dépasse la pensée!

Or il est extrêmement intéressant, au point de vue de la psychologie et de la sociologie, de voir comment l'homme a pu supporter un tel choc et quel en fut le retentissement dans son esprit.

Une telle catastrophe est une sorte de « pierre de touche » pour sonder ce que l'âme humaine a d'involontaire, d'invincible dans ses replis les plus profonds, les plus cachés, et que dans la routine ordinaire de la vie jamais on n'a occasion de voir.

\*\*\*

Les expressions de quelques-uns de ces échappés pour décrire la terreur dont ils furent la proie, sont tout à fait dansantes, saisissantes :

— J'ai vu le jugement universel, dit l'un, j'ai vu la fin du monde, — car je suis sûr que la fin du monde ne peut pas être autrement. Tandis que dans le noir je trébuchais sur des décombres qui formaient des montagnes et des gouffres, je voyais les maisons tressaillir, se secouer, les étages s'engloutir les uns dans les autres, des abîmes s'ouvrir, des hurlements infinis, tels que ceux de milliers de bêtes égorgées : alors j'ai cru que c'était là le règne de la mort comme on l'entrevoit dans les cauchemars; je n'avais plus conscience d'être vivant, je crus être trépassé; j'ai cru que la conscience que j'avais était celle qu'on a après la mort!

Un autre dit : — C'était le chaos, je sentais la terre

(1) On remarquera que cet article a deux auteurs. Mlle Paola Lombroso, fille de Cesare Lombroso, est depuis longtemps la collaboratrice de l'illustration. Et il y a quelque chose de très noble, d'indéfiniment touchant dans l'habitude qu'elle a prise de s'associer à sa signature, universellement célèbre, le prénom de son enfant.

## LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT  
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

TÉLÉPHONE PROVISOIRE : N° 567.46 — 567.47

## ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 »	37 »	75 »
Union postale.....	21 »	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

front. On saura que le crime est expié. On sentira que la mort a passé. Tout est là. — Gaston CALMETTE.

## A Travers Paris

Une candidature intéressante à la Société des gens de lettres : celle de Mme la duchesse de Rohan, qui est présentée par MM. Paul Hervieu et Jean Richepin, de l'Académie française.

Mme la duchesse de Rohan, châtelaine de Josselin, était déjà la reine de la Société artistique et littéraire de Bretagne, et l'on sait d'ailleurs que les sociétés de l'Histoire de France, de l'Histoire diplomatique et des Poètes français s'honoraient de la compter au nombre de leurs membres.

Nous avons reçu de meilleures nouvelles de la santé d'Ernest Reyer. La journée d'hier a été assez bonne et donne un peu d'espoir. Cependant, les craintes restent assez vives, à cause du grand âge de l'illustre compositeur.

## Un candidat.

Nous avons annoncé la candidature de M. Albert Jounet au fauteuil académique du cardinal Mathieu.

M. Albert Jounet nous écrit; il nous annonce qu'il reste candidat et qu'il se propose de faire ses visites; il nous fait, en outre, connaître l'un des projets qui l'ont engagé à poser cette candidature. Le voici. M. Jounet désire conseiller aux académiciens de s'adjoindre des membres libres et des membres correspondants. Il y en a, remarque-t-il, dans les autres Académies, et l'on pourrait accorder de libres fauteuils à des personnalités du genre de Balzac, Flaubert, Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly. Quant aux membres correspondants, ce seraient les apôtres du mouvement régionaliste et les écrivains étrangers qui, hors de France, défendent la langue de notre pays.

Quoi qu'il en soit des idées de M. Jounet, il les défendrait certainement avec plus d'efficacité et il réformerait plus sûrement l'Académie française, s'il en faisait partie. Du reste, c'est sans doute pour cela qu'il se présente... Mais, à tout hasard, il révélera ses projets à ses collègues éventuels avant le scrutin et tout en faisant ses visites...

La bergamote va manquer dans la parfumerie. C'est une des premières conséquences de la terrible catastrophe qui a ravagé la Sicile.

La bergamote est le fruit d'une espèce de citronnier, appelé poire du Seigneur. L'essence qui sert à fabriquer l'eau de Cologne est obtenue simplement par pression du zeste. Son emploi est absolument indispensable en parfumerie.

La bergamote ou mellarose, Plus douce encore que la rose.

Les transactions échangées entre Paris et Messine pour ces essences de bergamote, citron, portugal, mandarine et cédrat se chiffrent par millions. Et Paris, qui assure la fabrication des quatre cinquièmes de la parfumerie mondiale, est donc atteint par le désastre plus que tout autre pays.

## MONSIEUR LE DOYEN D'ÂGE

Monsieur le doyen d'âge est un homme heureux.

Entouré de l'unanime vénération de ses collègues, il ne rencontre sur son chemin que des figures souriantes, des mains tendues, des dos penchés. Il n'est pas de ceux qu'on discute. Il est celui qu'on salue et qu'on écoute.

Une fois par an, même, on l'applaudit. C'est le jour où le triste privilège de l'âge, ainsi qu'il aime à le répéter, lui confère pour un après-midi le droit de s'asseoir au fauteuil présidentiel de l'Assemblée dont il est le Mentor. Il n'a pas eu le souci de désirer cette place, ni l'envie de la brigue, ni l'angoisse de redouter qu'un adversaire ly supplantât. Cela lui est venu tout naturellement, tout gentiment, parce qu'il est vieux.

Alors il s'est levé, dans un grand silence, et doucement, d'une voix un peu tremblée, qu'on entendait de partout parce qu'il parlait très bas, il a lu son discours : le beau discours où il a versé d'un coup tout le trésor de sagesse accumulé en lui, durant ces douze mois de méditations attristées. Et comme monsieur le doyen d'âge n'a généralement que les opinions de la majorité de ses collègues, il lui a dit, à cette majorité, des vérités qui la laissent bien indifférente, mais qu'il est content d'avoir dites; il lui a donné des conseils qu'elle ne suivra pas, mais qu'il lui est infiniment doux, tout de même, d'avoir donnés.

Sa conscience de brave homme est donc satisfaite, et, ma foi, son petit orgueil d'orateur l'est aussi. Car ses collègues lui ont fait fête. Ils n'applaudissaient point ses idées, non; mais sa jolie vigueur, sa foi, et sa chance d'avoir vieilli. Et, rentré chez lui, le voilà déjà qui pense à ce qu'il leur dira l'année prochaine...

Monsieur le doyen d'âge est un homme heureux. — S.

L'inauguration de l'exposition de tableaux anciens de l'école italienne organisée par MM. Trotti et C<sup>ie</sup>, place Vendôme, au profit des œuvres de la Société philanthropique de Paris, a eu le grand succès qu'il était facile de prévoir.

Les notabilités du monde des lettres et des arts, comme l'élite de la société parisienne, avaient tenu à répondre à l'appel de la duchesse de Guiche et du prince d'Arenberg, à qui est due l'initiative de cette exposition. C'est que, comme le signalait notre collaborateur Arsène Alexandre, l'œuvre de charité se double ici d'un régularité artistique d'une valeur rare. Aussi, dès le jour de l'ouverture, les maîtres de l'art comme de la pensée modernes, MM. Bonnat, Albert Besnard, Rodin, Anatole France, pour ne citer que

ceux-là, se sont-ils empressés de rendre visite à ces glorieux ancêtres, Botticelli et Francesco Cossa, Titien et Moroni, Tiepolo et Guardi.

Celle exposition, que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs, restera ouverte jusqu'au 10 février. Le prix d'entrée est de 1 franc.

## Le féminisme au théâtre.

Un de nos confrères a eu l'idée d'interviewer les principaux artistes de Paris sur l'innovation dont tout le monde parle, de faire jouer par des femmes, rien que par des femmes, la revue si originale de l'Olympia. Tous et toutes ont déclaré l'idée excellente et ont ajouté qu'avec cette innovation, la « barbe » est supprimée de la revue.

En effet, on ne s'embête pas un instant à l'Olympia.

Aujourd'hui, inauguration des matinées des « Mercredis de l'Olympia ».

## Nouvelles à la Main

Une réforme postale.  
— M. Symian va installer dans tous les villages des bureaux de poste volants.— Voilà la rentrée des Chambres.  
— Le repos est fini pour nos députés.  
— Et pour nos finances!— L'affaire Lemoine n'est pas finie.  
Le prétendu fabricant de diamants est assigné pour le 25 janvier prochain par ses adversaires.— Non?  
— Si!  
— Il faut avouer que ces adversaires sont d'une belle eau...En prison.  
L'apâche et son avocat s'entretennent de leurs petites affaires.  
— Eh ben, monsieur l'avocat, et cette peine de mort? Rétablie?  
— Oui, mon ami. Chacun son tour! Maintenant c'est elle qui est rétablie... et c'est nous qui sommes malades.

Le Masque de Fer.

## POUR LES VICTIMES D'ITALIE

## Notre Souscription

Nouvelle liste des sommes reçues par le Figaro pour la Société de secours aux blessés :

J. D. V. D.....	50 »
Mme D. et ses enfants.....	110 »
M. et Mme Léon Rueff.....	100 »
M. Jules Cendrè.....	20 »
Louis Lugot.....	50 »
M. Degail-Malet.....	5 »
Mme Félix Mathias.....	100 »
J. F. M.....	200 »
Mme Juliette Adam.....	50 »
R. M.....	100 »
M. et Mme D.....	25 »
Albert Dubourg.....	100 »
Mlle Navrot.....	50 »
Emilio de Ancinotti.....	500 »
Mme E. Capimont.....	400 »
Frédéric Beyer.....	5 »
M. et Mme Bernard Cunéo.....	50 »
Mme Chartran.....	50 »
Total.....	1.635 »
Listes précédentes.....	79.547 15
Total général.....	81.182 15

## COMME A L'IMPASSE RONSIN

## Des Ficelles des Blouses et des Barbes

Montbéliard, 11 janvier.

Si, quelque jour, M. le juge d'instruction André vient à manquer de sujet de conversation avec Mme Marguerite Steinheil, il réveillera d'un coup l'intérêt de sa patiente en lui contant une histoire qui lui rappellera un moment de sa jeunesse heureuse.

Celle histoire, telle que je l'ai recueillie de la bouche des témoins vivants et extraite de la poussière d'archives oubliées, la voici.

\*\*

Le 27 avril 1885, Montbéliard, qui dormait en paix, fut soudain troublé par le fracas d'un drame extraordinaire.

A trois heures du matin, d'une porte du faubourg (aujourd'hui rue) de Besançon, une bonne échevelée se précipitait en criant : « Au secours ! » Au deuxième étage, l'avoué Grosjean, réveillé en sursaut, se jeta à sa fenêtre et, à tout hasard, tira dans la nuit un coup de revolver.

On fut vite debout dans le quartier. Au rez-de-chaussée du logis qui se signalait si bruyamment, s'ouvrait un obscur bouge tenu par une femme Ptoifon, qui devait, plus tard, périr assassinée à Paris. En face, était l'hôtel des XIII Cantons, aujourd'hui remplacé par une sorte de magasin de nouveautés. Un peu plus loin, à une soixantaine de mètres, de l'autre côté d'une place, une enseigne se balançait au-dessus d'une passerelle de bois : c'était celle de l'hôtel du Lion Rouge, dirigé à ce moment par M. Rau, père de Mme Japy, grand-père de Mlle







la catastrophe du 24 juillet 1908 seront soumises au Tribunal arbitral pour être tranchées sans retard. — Jean Roux.

### Catastrophe minière

Bluefields (Virginie), 12 janvier. Une explosion s'est produite dans une mine de charbon à Switchback. On croit que le nombre des morts est considérable.

A la suite d'une explosion antérieure, dans la même mine, cinquante personnes avaient péri.

Bluefields, 12 janvier.

L'explosion de la mine Switchback a fait sauter les cages et les charpentes de tous les puits. Un contremaître, qui a été projeté au dehors, est encore vivant.

Les habitants du village disent qu'il y avait plus de cent personnes dans la mine au moment de l'explosion; on a peu espoir de les sauver.

### COURTES DÉPÊCHES

— La Congrégation des rites, réunie hier en présence du Pape, s'est occupée de la question de *l'anno* dans la cause de la béatification de Jean d'Arc.

— La session du Storting norvégien a été ouverte hier par un discours du Trône.

— Le Tsar a ordonné l'institution d'un conseil permanent pour surveiller la construction, l'armement et le développement des forces navales et rechercher les bases d'une nouvelle organisation de la flotte.

— Tewfik-pacha, ministre des affaires étrangères de Turquie, a formellement démenti la nouvelle de sa démission.

— Le colonel Muller, inspecteur de la police marocaine, dément la nouvelle qu'il aurait engagé à son service un déserteur de la légion étrangère.

— Dix-neuf Etats, dont la France, ont adhéré à une conférence internationale projetée à La Haye pour la préparation d'un droit général sur les lettres de change.

— La police russe a découvert chez deux étudiants de Saint-Petersbourg un important laboratoire et un dépôt considérable de matières explosives et de bombes. On croit être sur la piste d'une dangereuse organisation révolutionnaire.

— Le paquebot *Polythèse*, en quittant Singapour, a coupé en deux le vapeur hollandais *Djambi*, qui a sombré. Sept indigènes ont été noyés. Le *Polythèse* a continué sa route.

— La grève de la mine australienne de Broken Hill continue; les directeurs refusent d'entrer en pourparlers avec les ouvriers s'ils continuent à porter atteinte à la liberté du travail. Une explosion s'est produite sans causer de grands dégâts.

## Amérique latine

### DANS L'ARGENTINE

Notre correspondant de Buenos-Aires nous envoie l'importante dépêche suivante: elle continue la série des nouvelles démentant les rumeurs d'un projet de sécession de la République Argentine et qui ont retenu l'attention dans les milieux financiers d'ici en relations d'affaires avec ce pays:

Buenos-Aires, 12 janvier.

Les recettes. — D'après les renseignements qui ont été publiés ce jour même par le ministère des finances, les recettes fédérales pour 1908 ont dépassé le chiffre de 554,000,000 de francs, soit, par rapport au rendement de 1907, un surplus de 18,000,000 de francs. L'excédent sur les prévisions budgétaires de 1908 est, par conséquent, de 80 millions de francs.

### AU CHILI

Santiago, 12 janvier.

Navigation. — Le ministre de la marine a ouvert un concours de soumissions pour l'établissement d'un service continu de navigation entre les ports de Valparaiso, Punta Arenas et le sud de l'Argentine.

Chemin de fer. — Les travaux du chemin de fer d'Arica à La Paz sont poussés avec activité.

### DANS LA BOLIVIE

La Paz, 11 janvier.

Navigation. — M. Mihanovich, de Buenos-Aires, a soumis au gouvernement bolivien un projet tendant à l'établissement d'un service de navigation entre Buenos-Aires et Puerto-Suarez.

### AU PEROU

Lima, 11 janvier.

Traité de commerce. — Une convention commerciale vient d'être signée entre les gouvernements du Pérou et des Etats-Unis.

## AFFAIRES MILITAIRES

### Un nouveau canon

Au cours de la discussion qui eut lieu récemment au Parlement au sujet de l'augmentation de l'artillerie, un des principaux arguments soulevés par les adversaires de la réforme était la difficulté de se procurer les hommes nécessaires à la constitution de l'effectif des nouvelles batteries.

Le colonel Depoirt, dont on sait la si importante contribution aux travaux qui dotent notre artillerie de son matériel actuel, a perfectionné le canon de 75 de telle sorte qu'on peut aujourd'hui supprimer un homme par pièce. Cette économie d'un homme par pièce donnerait, sur l'ensemble de notre artillerie, un effectif de 2,400 hommes, soit plus de l'effectif nécessaire pour le service de 24 nouvelles batteries.

Ce résultat est obtenu grâce aux améliorations suivantes: la force du recul est employée à ouvrir la culasse qui se referme automatiquement par l'introduction de la cartouche, et la disposition du frein supprime l'abatage de la pièce. En outre, le poids de la nouvelle pièce est allégé de 300 kilogrammes et celui du caisson de 500 kilogrammes.

Cette dernière considération rendrait le canon modèle 1907-1908 (c'est ainsi que le colonel Depoirt désigne le nouveau matériel) particulièrement propre à l'artillerie de division de cavalerie indépendante. On ne saurait songer à refaire tout un matériel d'artillerie aussi parfait que le nôtre, mais l'augmentation des batteries étant votée, on pourrait constituer celles qui sont destinées à notre cavalerie par ces pièces plus légères: on réaliserait ainsi un vœu formulé depuis longtemps dans les milieux techniques.

Par décision ministérielle du 12 janvier 1909:

Le général de brigade Audéoud, rentré de l'Afrique occidentale, est nommé membre du comité technique des troupes coloniales.

Le général de brigade Dain, disponible, est nommé membre du comité technique de l'infanterie.

L'intendant militaire Gascuel, directeur du service de l'intendance du 2<sup>e</sup> corps d'armée, est nommé, tout en conservant ses fonctions,

actuel, membre du comité technique de l'intendance.

Toulon, 12 janvier, 10 h. 35 s.

Le contre-amiral Krantz, dont la santé avait été meilleure, est ce soir dans un état alarmant. On s'attend à un dénouement fatal. — Paul Edouard.

### LE MONDE RELIGIEUX

## CONTRE LE MODERNISME

Un nouveau livre de P. Maumus  
Conversation avec l'auteur

Le R. P. Maumus, apologiste infatigable, vient de publier un nouveau livre contre les « Modernistes ». Ce livre assurément n'est point inutile, car on ne saurait dire que ce que l'auteur enlève par modernisme, et qui est précisément tout ce que Pie X a condamné sous ce nom dans l'encyclique *Pascendi*, n'ait pas conservé en France, même après cette condamnation, un certain attrait pour beaucoup d'esprits cultivés, encore bien que le « flux » sévère principalement, semble-t-il, en Allemagne, en Italie et jusque dans le diocèse de Rome.

Je serais, quant à moi, tenté de reprocher à l'éminent religieux de l'avoir pris peut-être d'un peu haut, non pas avec les modernistes en général, mais avec quelques-uns d'entre eux, qui se sont trompés sans doute — puisque le Saint-Siège désavoue leurs doctrines — et qui surtout auraient tort de s'obstiner, car une telle obstination serait la négation même du catholicisme en tant que religion d'autorité, mais qui n'en sont pas moins de véritables savants qu'il paraît excessif de taxer de légèreté.

De même je ne puis m'empêcher de penser que le P. Maumus va un peu loin quand il écrit: « Les modernistes n'ont inventé qu'un mot nouveau, mais la chose est aussi ancienne que le monde, elle s'appelle: la révolte de l'homme contre Dieu. » Le problème ne se résout pas si simplement. Les modernistes, au surplus, ne sont pas nécessairement des révoltés; beaucoup d'entre eux se sont même soumis d'avance au jugement de l'Eglise, qui ne se proposait donc, un peu témérairement, de le leur imposer, mais sans déloyauté, que de réconcilier l'Eglise avec la pensée moderne; l'illusion de cela fut générale en somme, et il convient de rendre justice à la noblesse de leur dessein.

C'est ce que j'avais l'honneur de dire hier au P. Maumus lui-même après lui avoir exprimé l'intérêt très vif que je venais de prendre à lire.

Eh oui! sans doute, me répondit-il, si se peut que les intentions de celui-ci ou de celui-là fussent pures. A Dieu seul appartient de sonder les reins et les cœurs. Mais, sincère ou non, le beau dessein proclamé par les modernistes de réconcilier avec l'Eglise la pensée moderne aboutit pratiquement — ou plutôt aboutira si on les laissait faire — à la destruction de l'Eglise elle-même. Singulier moyen de rétablir la paix entre deux adversaires que de les supprimer.

Et ici, veuillez bien croire que je n'exagère nullement. Convoquez-vous l'Eglise sans la révélation? Non, n'est-ce pas? Eh bien! le modernisme, c'est la négation de toute doctrine révélée. Négation d'ailleurs sans preuve, négation *a priori*, donc négation sans valeur. Et voilà précisément ce que je me suis attaché à démontrer.

Certes, d'autres théologiens avant moi ont pris le modernisme corps à corps et en ont montré avec autorité les prétentions vaines, pour tout dire le néant. Mais leurs travaux ne sont guère accessibles au grand public. C'est donc une œuvre de vulgarisation que j'ai cru devoir entreprendre, une œuvre qui fasse toucher du doigt, en quelque sorte, le mortel danger que les doctrines modernistes font courir à la foi, et où je me suis appliqué, par conséquent, à mettre dans l'exposé de ces doctrines ainsi que dans leur réfutation toute la clarté possible.

— Quelques-uns s'étonneront, dis-je, que vous qui avez la réputation d'être un libéral vous manifestiez là une si remarquable intransigeance.

— Je suis, cela est vrai, très libéral en politique, mais ce libéralisme n'est sur aucun point en contradiction avec l'orthodoxie. Au contraire, quand c'est la doctrine catholique elle-même qui est en jeu, et j'entends par là ce qui est pour nous catholiques objet de foi, il n'y a qu'une manière d'être orthodoxe, et c'est de se montrer résolument intransigeant, attendu qu'il n'y a pas de transaction possible entre la vérité et l'erreur.

— Est-ce à dire que je prétende nier les obscurités dont s'enveloppe souvent, je pourrais dire toujours et nécessairement, le dogme chrétien et qui rendent difficile, voire impossible à nos esprits bornés la pleine intelligence de ce dogme? A Dieu ne plaise! Le concept de la foi implique nullement la totale compréhension des vérités révélées, attendu que ces vérités nous dépassent infiniment.

— On croit sur la foi de l'Eglise, a dit Bossuet. « On entend, a-t-il ajouté, par les explications plus particulières des docteurs. »

— Mais ces explications elles-mêmes ne sont pas objet de foi, et il se peut qu'elles ne nous satisfassent point. « Ainsi la décision de l'Eglise est toujours courte — c'est encore Bossuet qui parle, — aidée à prononcer dans le fond; mais il n'en est pas de même des traités des saints docteurs. » Or, quand les explications des docteurs ne nous paraissent pas satisfaisantes, nous sommes parfaitement libres de ne les point accepter, pourvu que nous acceptions l'enseignement dogmatique de l'Eglise.

— C'est ce que les modernistes ne semblent pas comprendre, car ils confondent constamment le dogme lui-même avec les formules par lesquelles les théologiens tentent d'en pénétrer en quelque mesure le mystère. Effort de pénétration à coup sûr légitime mais auquel n'est pas attaché le privilège de l'infaillibilité doctrinale. Nous ne sommes plus en présence d'une vérité révélée, mais d'un travail théologique, lequel est une œuvre purement humaine. Que si le progrès des sciences a fait par hypothèse cette œuvre caduque, s'ensuit-il que la révélation le soit aussi? Assurément non. La confusion si fâcheuse que je viens d'indiquer n'en est pas moins élevée par les modernistes à la hauteur d'un système. C'est ainsi que M. Le Roy,

le célèbre auteur de *Doctes et Critiques*, après avoir déclaré que l'énoncé des dogmes devrait être intelligible, entreprend de démontrer ainsi qu'il n'est point: « On n'en a pas ainsi. D'abord leurs formules appartiennent souvent au langage d'un système philosophique particulier qu'on ne saurait toujours facilement entendre, qui n'échappe pas toujours au danger d'équivoque ou même de contradiction. Il n'est pas d'ailleurs, par exemple, que la doctrine du Verbe ait dans son origine et dans sa contextualité des attaches étroites avec le néo-platonisme alexandrin; que la théorie de la matière et de la forme dans les sacrements ou celle des rapports entre la substance et les accidents dans le dogme de la présence réelle soient liées étroitement aux conceptions aristotéliciennes et scolastiques. Or ces diverses philosophies sont parfois douteuses quant à leur fond, obscures quant à leur expression; elles sont en tout cas dépassées depuis longtemps, tombées en désuétude parmi les philosophes et les savants. Faudrait-il donc pour être chrétien commencer par se convertir à ces philosophies? »

« Il n'y a qu'un malheur pour la vertu de ce beau raisonnement, c'est que le dogme de la présence réelle — pour nous en tenir à celui-là — n'est nullement lié à la théorie des rapports de la substance et des accidents dans l'eucharistie. Ce que nous sommes tenus de croire en pareille matière, c'est, ainsi que l'a défini le concile de Trente, que le Christ est réellement, substantiellement et en vérité présent dans l'eucharistie, rien de plus. La théorie des rapports de la substance et des accidents appartient à la philosophie explicative du dogme, philosophie que l'on a parfaitement le droit de contester, mais non au dogme lui-même, lequel est nécessairement au-dessus de toute discussion. M. Le Roy paraît bien s'y être trompé.

« L'abbé Loisy a commis, à propos de la résurrection, la même confusion entre le fait, qui est l'objet même du dogme, et l'explication de ce fait, ce qui le conduit à nier le fait parce qu'il ne peut pas l'expliquer. C'est absurde. Est-il possible de vérifier qu'un homme est mort, et ensuite qu'il est vivant, donc ressuscité? Qui sans doute, car cela tombe sous le sens. Ce qui ne tombe pas sous le sens, c'est la manière dont s'est accompli, en cet homme, le passage de la mort à la vie. Mais en quoi l'impossibilité ou nous sommes d'expliquer ce passage nous empêche-t-elle de constater que l'homme, qui était mort, est de nouveau vivant? La nuit est venue et je n'y vois plus, voilà un fait. Je presse un bouton électrique et j'y vois de nouveau, voilà un autre fait. M. Loisy dira-t-il que ce second fait n'est pas démontrable parce que nous ne connaissons pas la nature et les lois de l'électricité, je ne saurais expliquer comment il se peut faire que je voie? Ce serait aussi raisonnable que d'affirmer la non-historicité de la résurrection pour l'unique raison que l'on ne peut pas savoir comment le Christ est ressuscité.

« Non moins que la résurrection, la divinité du Christ échappe, bien entendu, à l'historien qu'est M. Loisy. Mais ce qui ne lui échappe point, c'est le processus selon lequel la croyance à la divinité du Christ est née et a grandi dans la conscience chrétienne. Rien de plus simple, au demeurant. Pour les juifs, le Christ était le Messie, simplement. Mais la simple idée messianique — essentiellement juive — avait chance de n'être pas acceptée par le monde gréco-romain, que l'on voulait cependant conquérir au christianisme.

« L'explication s'imposait, écrit notre exégète, à qui voulait parler du christianisme aux païens entièrement ignorants du judaïsme. C'est ainsi que progressivement, mais de très bonne heure, par l'effort spontané de la foi pour se définir elle-même, par les exigences naturelles de la propagande, l'interprétation grecque du messianisme chrétien se fit et que le Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, sauveur prédestiné, devint le verbe fait chair, le révélateur de Dieu à l'humanité. La divinité du Christ, l'incarnation du verbe fut la seule manière convenable de traduire à l'intelligence grecque l'idée de Messie. »

« Ce n'est pas plus malin que cela. Ainsi donc l'incarnation est un dogme grec, la croyance à la divinité du Christ est une idée païenne. Le Christ ne serait donc pas Dieu si les païens avaient pu s'accorder au messianisme, c'est ce que M. Loisy appelle « le développement du dogme christologique ». Il se développa ainsi jusqu'à la fin du troisième siècle.

« Mais enfin, dira-t-on, M. Loisy donne des preuves à l'appui d'assertions aussi étranges. Il n'en donne aucune, absolument. Son exégèse consiste à délayer le terrain de tous les textes qui le gênent et sans autre raison, de le carter. Et sur ce terrain déblayé, il bâtit le roman qu'il a conçu, ou plutôt, car il n'a même pas le mérite de l'invention, il reprend sur nouveaux frais la *Vie de Jésus* de Renan, mais avec plus d'audace dans la négation et infiniment moins de respect. Renan du moins exaltait l'humanité de notre Sauveur. Loisy fait du Christ une sorte d'aristocrate, qui profite de l'emprisonnement de Jean-Baptiste pour prendre sa place et s'acquiesce d'ailleurs assez maladroïtement du rôle qu'il s'est donné. Il prêche le royaume. Il s'y prend de telle sorte que bientôt on l'arrête, on le condamne, on le tue. Son corps est jeté au charnier. Tout se finit. Ou du moins la conscience chrétienne, en s'interprétant à elle-même sa foi, fera le reste.

« Ce que j'ai voulu mettre en lumière, c'est que le caractère nettement scandaleux de l'enseignement des modernistes en général, et tout particulièrement de M. Loisy, que la pauvreté, je dirais mieux, l'infirmité de leur argumentation. Je souhaite d'y avoir réussi, et de contribuer donc par ma part à arracher aux condamnés de l'encyclique *Pascendi* le masque de fausse science grâce auquel ils pourraient encore faire des dupes? »

« Comme on en peut juger, le P. Maumus n'est pas tendre pour les modernistes. On en jugera mieux encore en le lisant. Et l'on trouvera dans son livre une défense très courageuse et très habile, non seulement des vérités de la foi, mais de cette vieille scolastique que le génie de saint Thomas a portée à son apogée et à laquelle on ne peut refuser d'être encore de nos jours une merveilleuse gymnastique intellectuelle.

Julien de Narfou.

## NOTES D'UN PARISIEN

### MIRACLE!

BONJOUR, mon vieux! Tu ne me reconnais pas?

Mais non! je ne le reconnais pas. C'est lui qui me reconnaît, toujours.

Il sait mon nom. Il me le dit. C'est bien la preuve qu'il ne se vante pas, et que nous avons réellement fait notre « quatrième » ensemble... A mon tour, j'inspecte sa carrure alourdie, sa barbe intervenue:

— Parfaitement! je retrouve très bien votre physionomie...

C'est son nom que je ne me rappelle pas, par exemple! Mais il est bon: il me le dit. Je suis enchanté, mais terriblement confus:

— Parbleu! est-ce bête de perdre ainsi la mémoire des noms... Tu m'excuses, mon vieux? Ah! quand on devient âgé comme nous...

Ce vieil ami me confie encore, sur sa méthode d'existence (mariage, paternité, profession) quelques indications sommaires. Je réponds en termes vagues:

— Moi, mon vieux, j'écris...

Il me quitte, déçu. Moi aussi.

« Mon cher camarade de « quatrième », à qui je n'avais pas songé depuis tant d'années que je n'en veux pas avouer le nombre, et qui est rentré hier dans ma vie, comme un dieu bref dans ses discours et propice dans sa toute-puissance, hier, par hasard, tu m'as sauvé. Permetts que, ce matin, je t'en remercie.

Hier, moi aussi, je suis allé au très grand et très beau mariage qui attirait tout Paris. En partant, j'avais eu bien soin de mettre à l'abri, dans une poche qui m'est familière, la carte d'entrée qu'il fallait avoir sur soi.

Ai-je été négligent, distrait? Me suis-je, en chemin, laissé voler par un pick-pocket intrigant? Je ne sais, mais, en arrivant, cette carte, je ne l'avais plus.

Que faire? Le marchand droit à l'officier de paix qui assurait le service d'ordre. Et, avec l'accent de la loyauté, je me confessai à lui: « J'ai perdu ma carte! »

Ce personnage charmant plongea, défiant, son regard dans le mien, puis, brusquement amical, sa main dans la mienne, et me dit:

— Dupont, votre ancien condisciple... Passez!

D.

## LA CHAMBRE

### LA RENTRÉE

Mardi 12 janvier.

Les revenus sont revenus. C'est l'éternelle comédie qui recommence. Il n'y a plus guère que les acteurs qui la prennent au sérieux. Cette rentrée manque trop visiblement d'intérêt pour que j'essaie de la rajouter. On la dit sensationnelle quand une douzaine de flâneurs assignés les grilles. Aujourd'hui la douzaine n'y est même pas.

Le programme, arrêté d'avance, ne se recommande par aucun numéro à succès: les crédits du Maroc, l'impôt sur le revenu, les retraites ouvrières, l'annuité, etc. Tout continue comme si nous étions encore en 1906 ou 1907. L'élection du bureau, à laquelle on procède en ce moment, n'offrirait pas même un semblant de nouveauté. Quand vous saurez que, sur la liste des huit secrétaires, on a substitué trois noms à trois autres noms qui s'éliminaient d'ailleurs volontairement, vous serez bien avancés...

... car il n'importe guère que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière.

En réalité, cela n'intéresse que Pascal.

Je vous épargne le petit tableau périodique du cérémonial d'usage: la constitution du bureau provisoire, l'installation du président d'âge, qui est un doyen, et des secrétaires d'âge, qui sont les plus jeunes membres de la Chambre. Je pense que cela suffit à leur bonheur.

Le président d'âge est, comme l'année dernière, M. Louis Passy, député de l'Eure, qui compte, le malheureux! quarante ans de vie parlementaire. Il est condamné à faire un discours, il en a fait un, le plus sage des discours. Je l'analyse brièvement.

D'abord un salut douloureux à l'Italie, puis un mot de bienvenue à tous ses collègues et, enfin, un hommage à la liberté, qui semble lui inspirer certaines inquiétudes. Cette liberté qui lui est si chère, il la voudrait mieux servie par la presse; mais la presse n'en est pas moins une grande voix, la voix même de la démocratie, et l'orateur regrette que les gouvernements méconnaissent parfois les avertissements salutaires que se cachent sous la diversité des opinions.

Il estime que l'état actuel de la moralité publique mérite de sérieuses réflexions. Les nouvelles générations ne lui procurent qu'une satisfaction relative.

M. Louis Passy. — On dit, on répète, on prouve que des générations nouvelles s'élèvent sans frein dans des sentiments d'indépendance qui les conduisent à l'oubli de leurs devoirs, à la vanité de leur personnalité et à la simple satisfaction de leurs passions ou de leurs fantaisies.

Cela est vrai; la famille, par l'action des lois et des mœurs, est minée et contre-minée, et dans une démocratie la ruine de la famille est un grand malheur. Répandre cette idée qu'on peut, sans danger, séparer les enfants de leurs parents, les livrer à eux-mêmes ou à l'Etat, c'est préparer l'anarchie dans laquelle peuvent sombrer les vertus qui font la force des nations.

Dans cette situation, tous les efforts, même les plus humbles, sont heureux; pourquoi ne pas faire pénétrer, sur les murs de nos écoles, ces simples mots: « Père et mère honorez; honorez vos parents? » Ceci est strictement de l'enseignement humain, et même laïque et obligatoire. L'alliance des pères de famille et des maîtres de la jeunesse dans une confiance mutuelle et réciproque est le salut de l'avenir et l'avenir de la République.

On discutera, on contredira; il n'y a de pires sots que ceux qui ne veulent pas entendre; mais osez donc nier!

La « mentalité de la jeunesse » n'est pas d'ailleurs l'unique préoccupation de M. Louis Passy. Selon lui, l'administration travaille à s'emparer du suffrage universel. « La République est assaillie par des groupes politiques qu'on appelle à tort des partis; la République est devenue électorale! » Il appréhende que les personnes et les biens n'en subissent bientôt quelque sérieux dommage; l'im-

pôt sur le revenu, ou plutôt la vis de pression de l'impôt complémentaire, ne lui dit rien de bon. Le salut de la société n'est pas dans la solidarité, qui n'est qu'un mot, mais dans la mutualité qui est un fait.

La Chambre a doucement applaudi, moins par conviction que par déférence; elle s'est empressée d'écrire son bu, reau définitif.

M. Henri Brisson n'avait pas de concurrent. Il a été réélu président par 314 voix.

La nomination des quatre vice-présidents a nécessité un second tour.

MM. Bertheux et Etienne ont passé sans difficulté, avec un nouveau collègue, M. Clémentel. Cependant il s'est produit un écart de 110 suffrages entre le premier et le dernier élu, M. Bertheux et M. Clémentel.

La lutte s'est alors circonscrite pour le quatrième siège, entre M. Rabier, vice-président sortant, et M. Dron, député radical-socialiste du Nord, qui compte beaucoup d'amis dans la Chambre. Elle a été si chaude qu'aucun des deux candidats n'a réuni la majorité absolue qui était de 148 voix. M. Dron en a réuni 135 et M. Rabier 128. Il faudra procéder jeudi à un troisième tour de scrutin.

Les huit secrétaires ont été élus dans l'ordre suivant:

MM. Leboucq.....	281 voix
Poullan.....	274 —
Bénazet.....	257 —
Victor Morel.....	245 —
Dalimier.....	242 —
René Besnard.....	239 —
Victor Fort.....	236 —
Néron.....	222 —

Les trois questeurs, MM. Soumande, Pajot et Chapuis sont réélus.

Et puis après?

Pas-Perdus.

## LE SÉNAT

Séance de vingt-cinq minutes, comme il est de tradition au Luxembourg au début de la session ordinaire.

Les sénateurs aiment beaucoup à se revoir sans être astreints à un labeur immédiat.

Dans les couloirs on a vivement félicité les collègues réélus et l'on a échangé des poignées de main cordiales avec les nouveaux venus. Nouveaux qui sont, du reste, d'anciens parlementaires pour lesquels la galerie des bustes a peu de secrets.

A deux heures précises, des huissiers à chaîne ont respectueusement roulé M. Poriquet, le président d'âge, jusqu'au bureau présidentiel.

D'une voix bien timbrée, mais que l'émotion faisait trembler un peu, le vénérable sénateur de l'Orne a prononcé le discours d'usage, dont il importe de signaler les passages suivants:

« Le bon vieux temps, dont on médite beaucoup, a eu sans doute des défauts, mais il a eu aussi ses jours glorieux qu'il serait injuste d'oublier. Les institutions qui ont été la loi de nos pères, quelque imparfaites qu'elles fussent, n'ont jamais pas moins fait de la France un grand et noble pays, puissant et fier, bon et généreux, marchant en tête de tous les progrès et de toutes les civilisations, admiré et respecté du monde entier. (Mouvement d'approbation.)

Mais nous n'en sommes plus aux mœurs d'autrefois.

L'impétuosité des jeunes, le goût du changement, la passion du nouveau nous entraînent sans que nous sachions où nous allons. Nous marchons dans la nuit vers un but inconnu, à dit un de nos plus éminents collègues, et l'on en est à vouloir à peu près tout modifier, même des institutions qui, dans les crises les plus aiguës, avaient toujours donné à la France toutes les ressources financières dont elle avait eu besoin et qui avaient largement concouru à constituer son crédit financier.

Pour justifier ces changements, on a, par euphémisme complaisant, qualifié de réformes tous les changements réels, même ceux qui ne corrigent aucun abus et ne réparent aucune injustice. Cette confusion du sens des mots est d'autant plus fâcheuse qu'elle a conduit à la confusion des idées et par suite à des malentendus grandement nuisibles à l'apaisement et à la bonne entente, si désirables entre citoyens d'une même patrie.

Désconfusions et ces malentendus ne sont pas d'ailleurs des faits nouveaux. Par exemple, de rappeler en passant que la confusion du sens des mots était déjà un des principaux griefs de Caton au déclin de l'empire romain. Le respect du passé n'est pas d'ailleurs l'ennemi du progrès. L'incessante recherche du mieux a toujours été la constante préoccupation de tous les corps constitués comme des individus.

Le Sénat ne l'a pas oublié et il a tout particulièrement témoigné de sa sollicitude pour les œuvres de progrès en faisant un accueil enthousiaste aux savants et aux audacieux, qui ont si brillamment fait la conquête de l'air.

Enfin le Sénat, après avoir acclamé la vaillance de nos soldats dans les sables brûlants du Maroc (Très bien!), ne failira pas aux devoirs que lui imposent les affreux malheurs qui ont frappé si durement le sud de l'Italie et la Sicile. (Applaudissements.)

Dés notre lutte, et cet admirable élan qui caractérise nos marins, a apporté les premiers secours. Le Sénat très certainement voudra les compléter au plus tôt en donnant large part à l'immensité des ruines et en rendant l'espérance et la vie aux provinces ravagées. Le Sénat s'est toujours associé à tout ce qui pouvait rendre la France plus glorieuse. Il saura toujours lui conserver la grande place qu'elle occupe dans le monde.

L'allocation présidentielle a été saluée de bravos unanimes, puis le Sénat s'est ajourné à demain trois heures pour l'élection du bureau.

Auguste Avril.

## Aut



autant dire une chose toute pleine de rêve, d'incertitude, et destinée au frivole avenir.

André Beaumier.

## La Presse de ce matin

### LA POLITIQUE

La Libre Parole, sous la signature de M. Drumont, à propos du nouveau livre du comte Albert de Mun, *Ma Vocation sociale* :

Pour moi, de Mun est surtout un des rares hommes de ce temps qui ait essayé de faire quelque chose. Il était jeune, riche, brillant cavalier, porteur d'un beau nom, il n'avait qu'à se laisser porter : il a sacrifié les plus précieuses années de son existence pour essayer de faire vivre cette société qui porte en elle les germes de décomposition et de mort.

Le Siècle, sous la signature de M. de Lanessan :

Les bienfaits de l'amnistie :

Que l'amnistie n'ait pas sa place dans les empires autocratiques, nous l'admettons volontiers ; mais nous la considérons, au contraire, comme l'un des moyens du gouvernement sous le régime des institutions républicaines et démocratiques. Elle est le correctif nécessaire des sévérités auxquelles le gouvernement est, de temps à autre, obligé de recourir pour maintenir l'ordre public et faire respecter les lois. On pourrait citer des républiques que l'emploi trop prolongé de la force a fait périr, on n'en citera pas qui soient mortes de leur générosité.

### ECHOS & NOUVELLES

Le Gaulois : Notre confrère reçoit cette dépêche sur l'état de santé de Reyer.

Pour le moment l'état de notre grand ami est rassurant.

Jean AICARD.

Du Paris-Journal :

Notre confrère a demandé à M. Croiset, doyen de la Faculté des lettres, quelles mesures il comptait prendre pour éviter le retour des manifestations à la Sorbonne.

M. Croiset a répondu :

« Nous ne prendrions aucune mesure jusqu'à nouvel ordre. Que faire, d'ailleurs ? Nous ne pouvons pas fermer la Faculté parce qu'une bande d'adolescents, qui la plupart ne sont pas étudiants, viennent troubler les cours de la Sorbonne. »

« Si, parmi les manifestants arrêtés, il se trouve des étudiants, le conseil de l'Université aura à se prononcer sur leur cas. Le fait s'est déjà produit, et trois perturbateurs, ainsi que vous le savez, ont été exclus des Facultés françaises jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre prochain. Quant aux autres, ils relèvent de la justice et tombent sous l'application du droit commun. »

« Si de nouvelles manifestations ont lieu, nous réquisitionnerons la police, car ce ne sont pas les quelques appariteurs et gardiens qui peuvent maintenir l'ordre. »

« Notez que ce sont toujours les mêmes manifestants qui opèrent. »

« On les arrête l'après-midi à la Sorbonne, on les relâche, et ce soir encore eux qui ont été arrêtés, le même soir, à la représentation du Foyer. »

« Tous les étudiants protestent, d'ailleurs, contre l'introduction de semblables meneurs dans l'Université. »

D'autre part, notre confrère a vu le président de la « Fédération des étudiants républicains », qui viennent de se grouper pour lutter contre les manifestants. Le président lui a déclaré :

« Nous nous trouvons en présence d'une propagande royaliste qui importe de combattre à son début. Nous voulons défendre nos maîtres et la liberté de la parole, et nous savons l'opinion qu'il existe une jeunesse républicaine au quartier Latin. »

« Notre appel a été entendu. Nous sommes déjà plusieurs centaines. Si cela est nécessaire, nous opposerons la violence à la violence. Les « Camelots du Roi », s'ils osent venir, nous trouveront tous résolus à nous opposer énergiquement à leurs manifestations. »

Le Journal : De Bruxelles.

Un horrible forfait a été commis, la nuit dernière, à Gilly, près de Charleroi.

On a trouvé, dans la nuit, les époux Dereppe, septuagénaires, habitant avec leur fils, assassinés et avec l'aide des circonstances particulièrement atroces.

Les assassins, après avoir perpétré leur crime, avaient mis le feu à la maison ; mais les fils des victimes, rentrant chez ses parents, aperçurent les flammes et, avec l'aide des voisins, se rendit maître de l'incendie.

Le père avait la tête déjà à moitié carbonisée ; son corps portait les traces de quarante coups de couteau.

La pauvre vieille gisait à ses côtés, également criblée de blessures.

Les vêtements des deux malheureux avaient été imbibés de pétrole.

Le vol est certainement le mobile du crime.

De Lille.

Le frère de Deroo, employé dans une maison voisine de la Faculté de médecine, a réussi, vers six heures du soir, à se faufiler au milieu d'un groupe d'étudiants et à pénétrer dans l'amphithéâtre où étaient exposés les têtes des suppliciés de Béthune.

Il se précipita vers la tête de son frère, qu'il n'avait pas vu depuis quatre ans, et s'écria :

« Oh ! malheureux, je te retrouve là, dans cet état ! Tu as jeté le déshonneur sur toute notre famille ! »

Et, en proie à une surexcitation incroyable, il voulut à nouveau prendre la tête entre ses mains ; mais, déchirant sur les jambes, il s'écrasa sur le sol.

Les assistants, violemment émus, durent prendre le jeune homme sous les bras et l'entraîner dehors. Il fallut hâter un fiacre pour le reconduire à son domicile.

Le Petit Journal : De Marseille.

L'exécution de Camajore aura lieu jeudi. M. Deibler est attendu à Marseille demain.

### AÉROSTATION

## La Fédération aéronautique

Londres, 12 janvier.

La Fédération aéronautique internationale a tenu sa seconde et dernière séance aujourd'hui.

Sur la proposition de l'Aéro-Club de Belgique, les statuts de la fédération ont été modifiés comme suit :

Tout pays représenté à la Conférence aura droit proportionnellement à son importance au point de vue aéronautique, à un certain nombre de voix, sans que ce nombre puisse excéder 30 par pays. Ces voix sont réparties entre les trois sections : 1<sup>re</sup> ballons ordinaires ; 2<sup>de</sup> ballons dirigeables ; 3<sup>de</sup> aéroplanes.

La représentation pour les ballons ordinaires n'est pas modifiée. Pour les ballons dirigeables, le maximum de 12 voix sera alloué au pays faisant preuve de la plus grande activité. Cette activité sera calculée sur le tonnage net des aéroplanes ayant fait au moins 20 kilomètres en cercle pendant l'année. Le maximum de 12 voix pour les aéroplanes sera donné au pays ayant également montré la plus grande activité calculée sur le nombre d'aéroplanes manœuvrant bien, qui, pendant l'année précédente, auront fait un vol d'un kilomètre en ligne droite.

On adopte ensuite une proposition des Etats-Unis aux termes de laquelle tout club appartenant à la Fédération aéronautique internationale sera libre de ses actes dans son pays et pourra faire partie de toute combinaison avec un autre club, à la seule condition de respecter fidèlement les statuts fondamentaux de la Fédération qui ne reconnaît qu'une seule autorité sportive par pays.

Sur la proposition de la Belgique, la conférence, considérant les motifs spéciaux qui ont guidé la France dans ses arrangements particuliers pour l'année, et après avoir examiné les déclarations présentées par les délégués français, insère au procès-verbal l'expression de son entière confiance en l'Aéro-Club de France. Les règlements de ce club seront provisoirement adoptés. Un comité étudiera ces règlements et présentera un rapport à leur sujet à la prochaine conférence, en octobre 1909.

La conférence fixe ensuite les règlements spéciaux qui régiront l'épreuve de la Coupe Gordon-Bennett.

Sur la proposition du président de l'Aéro-Club de Belgique, la Fédération décide de fonder des prix d'une valeur de 4,000 francs pour l'aviation et les ballons dirigeables, qui se subdiviseront ainsi :

1<sup>er</sup> Coupe en or d'une valeur de 50,000 francs, pour aéroplanes ;

2<sup>de</sup> Dix prix de 40,000 francs à diviser par moitié entre les ballons dirigeables et les aéroplanes ;

3<sup>de</sup> Coupe de 50,000 francs pour chaque section.

Une somme de 600,000 francs sera affectée à la construction de hangars portatifs pour les concours d'aéroplanes.

Le concours pour chaque prix de 40,000 francs aura lieu tous les cinq ans.

On propose que les fonds destinés aux prix soient fournis par les différents pays, dans la proportion suivante :

France, Angleterre, Allemagne, Etats-Unis, 200,000 francs chacun ; Belgique, Espagne, Italie et Autriche, 100,000 francs chacune.

A la fin de la réunion, un télégramme de remerciements a été expédié à M. Gordon-Bennett.

Le Tremblement de terre

### SOUSCRIPTION NATIONALE

ONZIÈME LISTE

Sommes reçues au syndicat de la Presse parisienne, 37, rue de Châteaudun :

Versé au journal des Débats... 1.385

Versé au journal le Temps (8<sup>liste</sup>)... 8.481

Versé au Journal... 858 45

M. Alph. Rancy... 1.521 20

Lucien Virlouvet... 400 »

Guillaume-Cotard-Rousseau... 100 »

Théophile Giffard... 30 »

Emile Sustrac... 20 »

Mme Juvigny... 20 »

Autres souscriptions... 34 »

Total de la 11<sup>e</sup> liste... 42.949 65

Total des listes précédentes... 701.936 40

Ensemble... 714.886 05

M. Arthur Meyer, secrétaire général de la commission du syndicat de la Presse, a reçu à la dernière heure la dépêche suivante :

Naples, 12 janvier, 6 heures soir.

La commission s'est réunie et a fait la répartition du train entre la Croix-Rouge italienne, la municipalité de Naples et celles des villages voisins qui hospitalisent les réfugiés. Des remerciements officiels vont être adressés au syndicat de la Presse, au nom des autorités électorales et municipales, et des représentants de la Croix-Rouge de Naples et des sections de Sicile et de Calabre. Plusieurs wagons vont suivre immédiatement sur les provinces sinistrées. Une reconnaissance très vive est exprimée à la plus grande chaleur pour vous tous et pour la France.

HARCOURT.

Dons en nature parvenus à l'ambassade royale d'Italie à Paris :

Compagnie des Filles de charité de Saint-Vincent-de-Paul, 140, rue du Bac : 4 ballons contenant vêtements ;

M. L. Piot, fournisseur de l'Assistance publique, 7, rue d'Argenteuil : 6 caisses contenant antiseptiques et désinfectant bien, qui, M. Raphaël-Georges Lévy, 6, rue Noisiel : vêtements et vivres ;

Mme Carraby, 68, avenue d'Éna : 2,000 fr. de vêtements et objets ;

L'administration, le personnel et les ouvriers de la Société de Senelle-Maubeuge : 1,150 francs de vêtements, par l'entremise de Mme la baronne Jean d'Huart ;

Mme G. Pallat, 488, avenue Victor-Hugo : 6 ballons contenant vêtements, pour être distribués par le vicar de l'église évangélique française de Naples.

Souscription oubliée dans les listes du 7 courant :

Mme Edouard Nathan : 500 francs.

## LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

### EN SICILE

Sommes reçues à la Société de secours aux blessés militaires (siège central, 19, rue Malignon) :

Anonyme L. C. .... 50 »

M. Desvignes ..... 20 »

Mme Chapuis ..... 40 »

Mme G. Pallat, 488, avenue Victor-Hugo ..... 400 »

Comité de Joigny ..... 100 »

Comité de Crépy-en-Valois ..... 200 »

Comité des dames de Châtelleraulx ..... 45 »

Comité des dames de Lignières ..... 100 »

Mme la baronne James de Rothschild ..... 500 »

Comité de Nantes ..... 500 »

M. Alfred de Ferry ..... 400 »

Mme Simon Lazard ..... 500 »

Mme Noll ..... 400 »

Comité de Brignoles ..... 400 »

Anonyme ..... 50 »

Comité des dames d'Angers (produit d'une quête) ..... 430 »

M. L. Gamard ..... 50 »

E. C. J. .... 50 »

M. Lehideux ..... 1.000 »

Anonyme ..... 1.000 »

Vicomtesse de Gontaut-Biron ..... 400 »

Mme Samson ..... 400 »

M. Fernand Halphen ..... 500 »

Mlle de Gouvion Saint-Cyr ..... 1.000 »

Anonyme ..... 20 »

M. Louis de Miculle ..... 400 »

Mme Henry Bremard ..... 400 »

Total ..... 6.545 »

Dons en nature reçus à la Société de secours aux blessés militaires (siège central, 19, rue Malignon) :

M. Gamberini, 4 ballons de vêtements ;

M. J. Bard fils, 1 matelas, 1 oreiller, 1 traversin ;

Mlle de Noircarme, 1 ballot de vêtements de femme ;

M. Touchard, propriétaire du magasin « Au Grand Marché », 1 paquet d'effets ;

Lait Mondia, 1,000 litres de lait ;

Mme Stern, plusieurs ballots de laines ;

La Cour Batave, un don de 500 francs en nature, en sus de son don de 1,000 francs à la Presse ;

M. Thibaut Cahen, 50 complots ;

MM. J. Lassailly et Bichebois, abandon de 100 francs sur un achat de 193 francs de Cresylol soluble.

Interview du Dr Bouloumié

### RETOUR DE NAPLES

Le docteur Bouloumié, secrétaire général de l'Union des Femmes de France et chef de l'équipe des Dames infirmières de cette Société, qui donnent en ce moment leurs soins aux sinistrés, est rentré hier à Paris, pour quarante-huit heures seulement.

Il vient fournir quelques indications au Conseil central de la Croix-Rouge et au syndicat de la Presse et prendra leur avis concernant la répartition des secours ; puis il regagnera son poste ce soir même.

On ne sait pas assez, nous a-t-il dit, combien a été grande l'impression produite en Italie par la rapidité et l'efficacité de l'aide qu'ont apportée aux malheureux sinistrés nos marins et ceux de l'Angleterre et de la Russie, puis nos vaillants, nos admirables infirmières de la Croix-Rouge française.

La population italienne, au contact de laquelle je viens de vivre de poignantes journées, n'oubliera pas. Nous nous devons de continuer à justifier ses sentiments de confraternité et de gratitude à notre égard en lui prolongeant notre aide, et c'est justement de quoi j'ai voulu entretenir le Conseil central de la Croix-Rouge et le syndicat de la Presse.

Le duc et la duchesse d'Aoste viennent de prendre la direction d'un comité central de secours à l'action duquel il importe que nous collaborions jusqu'au bout. Ce comité a été constitué le 7 janvier, surtout dans le but de secourir et de placer les « rescapés » solidaires de la catastrophe et qui sont désormais sans foyer.

La princesse de Candriano a recueilli ainsi plus d'un millier de malheureux qu'elle a logés, habillés et nourris jusqu'à ce jour, en attendant qu'elle leur trouve un gîte définitif et une situation.

Le prince de Forino, le marquis Rossi et la duchesse de Guardalumbarda ont agi de même.

Les dames françaises de notre colonie à Naples ont organisé, au siège même de notre consulat, au palais Carafa, des distributions de vêtements, de vivres et de secours de toutes sortes, sous la direction de Mme de Lalande, femme de notre dévoué consul. C'est là qu'il faudrait que pendant longtemps encore les malheureux pussent trouver l'aide dont ils auront besoin.

Car, après avoir soigné les malades et les blessés, il importe de loger, de vêtir, de nourrir les « rescapés » valides, dont la détresse morale est navrante autant que leur effroyable misère.

En attendant, nos infirmières poursuivent leur œuvre de dévouement dans les hôpitaux, où elles rendent de précieux services. Elles ont été affectées, les unes, les dames de la Société de secours aux blessés, à l'hôpital spécial de la Croix-Rouge italienne de Naples, les autres, celles de l'Union des Femmes de France, à l'hôpital des Incurables ; enfin la troisième équipe, envoyée par l'Association des Dames françaises, et arrivée la dernière, a été répartie dans divers services. Toutes se sont mises à l'œuvre, le soir même où, après trois jours et trois nuits de chemin de fer, elles débarquaient à Naples.

Leur rôle fut d'abord délicat. On ne connaissait pas, comme nous, leurs aptitudes spéciales dont elles avaient déjà donné au Maroc de si belles preuves, et on pouvait montrer quelque hésitation à leur confier des blessés, dont quelques-uns étaient effroyablement mutilés. Elles se sont cependant imposées tout de suite par leur valeur technique constatée par les chefs de service, chirurgiens et médecins. Immédiatement on leur a donné à faire tous les pansements importants. On en est même venu à leur demander d'instruire et de dresser les dames de bonne volonté qui s'offraient à les aider, qui étaient inhabiles et dont elles ont fini par faire d'utiles auxiliaires.

Le nombre des malades et blessés confiés aux soins des infirmières de la Croix-Rouge française, auxquelles vinrent se joindre celles de la Croix-Rouge de Milan, non moins instruites et non moins habiles que les nôtres, peut être évalué à trois ou quatre mille. Beaucoup étaient couverts de plaies dans lesquelles s'étaient incrustés des éclats, d'autres avaient les membres gangrenés par suite de la compression longtemps supportée, des poudres et des pierres, sous les débris décomposés. Il a fallu procéder à de nombreuses amputations.

On apportait ces malheureux de l'arsenal du port de commerce, où on les avait débarqués de Messine, et quelques-uns nous arrivaient à demi étouffés par la foule qui, pressée à la secourir, n'avait pas toujours calculé son effort et ses mouvements.

Peu de cris cependant. Des lamentations plutôt, de longues plaintes. La plupart paraissaient éprouver moins de souffrance que de terreur ou de stupeur. Un jeune homme, assez légèrement atteint, racontait, comme dans un cauchemar, que, rentré de voyage la veille de la catastrophe, il était seul survivant de sa famille qui venait de fêter son retour : son père, sa mère, deux frères et cinq sœurs étaient restés écrasés sous les décombres. Un ingénieur avait perdu ainsi dix-neuf des siens.

Il y eut des blessés qu'on dut aller soigner sur place, une pauvre femme notamment qui avait été prise entre deux énormes pierres ébouleées, supportant un formidable amas de débris à demi effondrés. Il était impossible de la dégager, sans précipiter l'effondrement total qui l'entourait. Il fallut la panser, la nourrir, l'entretenir ainsi pendant quatre jours, au bout desquels elle finit par mourir.

Parmi les « rescapés » peu atteints nous arriva le directeur de l'Observatoire de Messine. Il était presque nu. Il emprunta au prince Colonna cinquante francs pour se procurer des vêtements et retourner à son Observatoire, où il voulait chercher des instruments et des documents dont il tenait à ne point se séparer. Il nous raconta que la catastrophe actuelle était identique à celle de 1783, et qu'il serait suivi de secourus sismiques pendant une dizaine de jours, assertions qu'ont vérifiées les événements.

Un détail navrant : dans les salles de nos hôpitaux, des enfants, ramenés sains et saufs de Messine ou de Reggio, erraient à la recherche de leurs mères. Il n'y eut que de rares reconnaissances. Beaucoup de ces pauvres petits devaient être recueillis et élevés par des étrangers. Plusieurs, trop jeunes pour comprendre, insouciantes, acceptaient avec des rires et des cris de joie des bonbons, des figures sèches, des mandarines, des jouets.

Nos infirmières prennent le service

chaque matin, de sept heures et demie à midi ; puis, l'après-midi, de trois à sept heures ; et elles passent la nuit auprès des malades les plus gravement atteints.

La duchesse d'Aoste n'a pas manqué un seul jour de visiter leurs blessés, passant toutes ses matinées, soit à l'hôpital de la Croix-Rouge italienne avec les dames de la Société de secours, soit à l'hôpital des Incurables avec celles de l'Union des Femmes de France.

On avait aménagé spécialement, pour y recevoir les malades et blessés de Calabre et de Sicile, un autre hôpital. Mais il ne sera pas utilisé. Le nombre des hospitalisés décroît en effet maintenant de jour en jour, par suite des guérisons et malheureusement aussi des décès. On peut prévoir que dans une dizaine de jours l'œuvre médicale de la Croix-Rouge sera terminée.

C'est alors que nous nous occuperons uniquement des secours à distribuer. »

Pendant que le docteur Bouloumié nous raconte cette campagne des dames infirmières, on lui apporte un télégramme du vicomte Emmanuel d'Harcourt ainsi conçu :

« Accord entre les trois Sociétés. Commission se réunit aujourd'hui au consulat, avec représentants des autorités et nous, pour répartition. »

M. Bouloumié, en quittant Naples, avait délégué ses pouvoirs à Mme Feuilleil, infirmière major générale, pour représenter l'Union des Femmes de France dans cette commission.

La répartition dont il s'agit est celle des vêtements et approvisionnements du train conduit par le comte Louis de Vogüé.

Demain part de Paris un second train composé de quinze wagons et dont la cargaison de vêtements de deuil, lainages, etc., représente une valeur de 200,000 francs.

Le docteur et Mme Bouloumié quittent Paris ce soir, regagnant Naples, où ils resteront jusqu'au retour de toutes les équipes de la Croix-Rouge française.

Le secrétaire général de l'Union des Femmes de France, qui a été l'un des grands organisateurs de l'institution des dames infirmières et des divers services de la Croix-Rouge française, a tenu à nous dire combien il avait été frappé de l'admirable mobilisation de la Croix-Rouge italienne ; il rend, d'autre part, un hommage sans réserve à l'armée italienne, qui a partout été d'un puissant secours pour le maintien de l'ordre et le sauvetage des malades et blessés que l'on évacuait sur les hôpitaux, et en particulier aux soldats remarquablement disciplinés et aguerris du corps d'armée qui commande à Naples S. A. R. le duc d'Aoste.

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Notre collaborateur Franz-Reichel a annoncé hier qu'une fête de l'aviation serait donnée à l'aérodrome de Juvisy au bénéfice des victimes du tremblement de terre, et que Wilbur Wright y prendrait part.

Une délégation doit se rendre auprès de M. le ministre des travaux publics pour le prier d'accepter la présidence d'honneur du comité et de demander à M. le Président de la République de bien vouloir honorer de sa présence la manifestation.

A la liste des personnes qui ont répondu avec un si touchant empressement au récent appel de Mme Louis Stern et qui se sont joints à elle pour envoyer à la Croix-Rouge des dons en nature, nous devons encore citer les noms de Mmes Louis Cahen d'Anvers, Delavigne, comtesse de Berteux, marquise de Montagliani, Mme Deutsch.

D'autre part la généreuse bienfaitrice avait reçu de deux enfants les étrennes qui leur avaient été données le 1<sup>er</sup> janvier ; enfin les gens de sa maison lui avaient remis le montant d'une collecte faite entre eux.

Mme Stern nous prie d'exprimer sa reconnaissance émue à tous ceux — connus et inconnus — qui se sont si spontanément associés à son œuvre charitable.

L'Association syndicale de la Presse étrangère, après avoir envoyé une dépêche de condoléance à l'Association de la presse de Rome, a décidé de s'inscrire pour 200 francs à la souscription nationale ouverte par le syndicat de la Presse parisienne pour les victimes d'Italie.

Le lord-maire a envoyé hier à l'ambassade d'Angleterre à Rome une nouvelle somme de 37,000 livres sterling, dont 2,000 devront être consacrées à secourir les nationaux anglais.

Le gouvernement de la colonie de Victoria a reçu 4,000 livres pour les sinistrés d'Italie.

La Chambre a adopté le crédit de 200,000 pesetas en faveur des victimes italiennes.

La Chambre des députés du Luxembourg a voté 10,000 francs pour les victimes.

Renaissance parmi les ruines

La vie à Messine

Rome 12 janvier, 4 h. soir.

M. Barrère, ambassadeur de la République française, a reçu pour les sinistrés de la Calabre et de la Sicile : de la Compagnie Cyprine Fabre, 5,000 francs ; de la Compagnie P.-L.-M., 15,000 francs ; de la Chambre de commerce de Lyon, 2,500 francs ; du directeur du musée Guimet, 1,000 francs.

Le général Mazza a consenti à laisser à Messine les personnes qui désirent y rester ; on les logera dans des baraquements et elles recevront des vivres.

Le paquebot américain, a débarqué un million et demi de rations.

Le transport des fugitifs a cessé ; les survivants ont recommencé leur existence normale et participent à l'expédition des caisses d'oranges et de citrons.

M. Michel, député, publie un bulletin quotidien des informations. La vente se fait au profit des sinistrés.

Les marchands ambulants vendent du lait, des légumes ; quelques magasins improvisés, surtout des bouillottes, sont ouverts au public dans plusieurs endroits de la ville au milieu des décombres.

Le duc de Connaught, à bord de l'Aboukir, est allé saluer le général Mazza. Il a fait le tour de la ville et a visité les ruines près du consulat anglais, où les matelots anglais, sur ses ordres, ont fait des fouilles.

Le duc a vivement exprimé à plusieurs reprises sa douloureuse sympathie.

Rome, 12 janvier.

Une pluie torrentielle est tombée hier et a considérablement entravé les travaux.

Les secourus continuent fréquemment. Deux fortes secourus











de la Co-  
Blancet, de  
l'18 jan-  
public.)  
uguration  
ville avec  
la revue,  
Femmes...  
neux théâ-

Mme Clavet-Dalnet donnera à la salle des  
Agriculteurs, rue d'Athènes, quatre concerts  
de musique vocale classique et moderne.  
La première séance, le mercredi 20 janvier,  
à huit heures du soir, sera consacrée à des  
œuvres de Bach, Haydn, César Franck, René  
Lenormand, Alexandre Georges et Isidore de  
Lara.  
Alfred Dellia.

## «LA FEMME X...»

Voici l'une des scènes les plus émouvantes  
de la pièce de M. Bisson, *La Femme X...*,  
le beau drame de la Cour-Saint-Martin. C'est,  
à la Cour d'assises, la plaidoirie de l'avocat,  
qui défend sa mère sans savoir qui elle est.

LE PRÉSIDENT. — Femme Laroque,  
êtes-vous disposée maintenant à répondre  
à mes questions ?

JACQUELINE, au milieu des sanglots qui  
l'échouent et la secouent. — Non !...  
non !...

LE PRÉSIDENT. — Vous avez dit vous-  
même tout à l'heure que vous parlez ?  
JACQUELINE. — Non !... Jamais ! Ja-  
mais !...

LE PRÉSIDENT. — Calmez-vous... et ré-  
flectissez... Il y va de votre intérêt !...  
Croyez-moi !... Ne vous obstinez pas !...

JACQUELINE. — Oh ! si je pouvais mou-  
rir !...  
LE PRÉSIDENT. — La parole est à la dé-  
fense.

(Raymond s'est levé ; il regarde quelques in-  
stants Jacqueline effondrée ; puis il parle  
d'une voix altérée par l'émotion.)

RAYMOND. — Je n'essaierai pas, mes-  
sieurs, de vous cacher la très vive émo-  
tion qui m'ôte et dont je ne puis  
me défendre. Je veux être de sang-froid,  
je veux demeurer calme, je m'efforce  
de me ressaisir, et, malgré moi, mes  
yeux se brouillent... mon cœur se serre...  
ma voix tremble... peu s'en faut qu'il  
me vienne de pleurer devant vous !...

Vous indulgences excuser cette faiblesse  
dont je n'ai pas à rougir. Pour la pre-  
mière fois, je prends contact avec la mi-  
sère et la douleur humaines... je suis  
démuni, bouleversé... et mon an-  
goisse est profonde de me sentir infé-  
rieur à la noble tâche que j'ai si volon-  
tiers acceptée.

JACQUELINE, à part, au milieu de ses  
larmes. — Mon petit !... mon petit !...

RAYMOND. — Ce qui rend plus particu-  
lièrement attachante la cause que se dé-  
roule devant vous, messieurs, c'est le  
mystère qui l'entoure. Quelle est cette  
femme, qui pleure et se désespère ? D'où  
vient-elle... et pourquoi a-t-elle tant  
l'homme avec lequel elle vivait ? Nous  
n'en savons rien !... Seule, elle pourrait  
dissiper ces obscurités et elle s'y refuse ;  
seule elle détiend le mot du secret qui  
nous échappe, et elle le garde étroitement.  
Pourquoi ? Afin d'égarer la justice ?  
Non, évidemment... car, dans ce  
cas, elle parlerait, elle tenterait de se  
disculper par d'habiles mensonges, elle  
se justifierait ; elle expliquerait son geste  
tragique par des raisons plausibles ;  
querelle, violence, cas de légitime  
défense, folie... Que sais-je ? Et ces ra-  
isons, qui pourraient la réhabiliter, puis-  
que personne n'en a vu ni entendu les  
acteurs, et que l'un d'eux est mort ? Mais  
l'idée n'est pas venue à ma cliente d'usur-  
per de subtilités ; elle n'ignorait pas les  
conséquences de son acte, et elle n'a rien  
fait pour s'y dérober. N'avez pas peur,  
dit-elle au garçon, qui la désarme et qui  
l'arrête, n'avez pas peur, je ne me sau-  
rerai pas !... Elle se résigne, et elle se  
fait. Pourquoi ? Elle-même va nous le  
dire, messieurs, et soulève, à son insu,  
le coin du voile qui nous cache la vérité.  
L'agent de police a déclaré, dans sa dé-  
position, qu'il avait demandé à l'accusée  
pourquoi elle avait tué Laroque, et qu'elle  
lui avait répondu : « Je l'ai tué pour  
l'empêcher de commettre une infamie,  
une action honteuse, abominable, qui  
aurait fait du malheur et du désespoir  
à quelqu'un que j'aime ». Nous en savons  
assez maintenant, et nous connaissons  
le secret de cette âme douloureuse !...  
Elle a tué Laroque, ce personnage peu  
intéressant, comme si justement qualifié,  
monsieur le procureur général, ce  
voleur deux fois condamné, et capable  
de tout, elle l'a tué parce que c'était  
le seul moyen d'empêcher une infamie,  
une action honteuse, abominable, qui  
aurait plongé dans la douleur et le dés-  
espoir quelqu'un qu'elle aimait !... Et  
voilà que s'explique ce silence obstiné,  
que nous ne pouvions comprendre !...  
Cette femme, cette pauvre femme, tom-  
bée aux derniers échelons de la misère  
physique et morale, cette créature dé-  
chue, elle aime, elle aime, elle aime !  
Et le bonheur de celui qu'elle aime lui  
est plus cher que sa propre vie !... Un  
jour, elle voit ce bonheur menacé et elle  
tue ; elle tue, sans hésiter, l'infamie  
qui allait le détruire !... L'amour, l'a-  
mour seul, la fait criminelle ! Et qui  
aime-t-elle ainsi ? Est-ce un père,  
dont la vieillesse s'achève honorée et  
respectée de tous ?... Est-ce un mari,  
un amant, trahi par elle, jadis, et aban-  
donné ? Est-ce un enfant, qui vit incons-  
cient et joyeux, loin des hontes matri-  
nelles ?... Nous ne le savons pas ; mais  
c'est là, sans aucun doute possible, le  
secret de cette malheureuse et la raison  
de son silence. Peu lui importent les  
jugements des hommes : un seul être existe  
encore pour elle... Sa vie... elle en a  
fait le sacrifice ! Mais il faut qu'elle dé-  
montre ignorée de tous : elle veut que  
personne ne la connaisse, que son nom ne  
soit pas prononcé, afin qu'une condam-  
nation ne puisse le révéler et que son sou-  
venir demeure intact dans le cœur de  
celui qu'elle adore ! Ces sentiments,  
messieurs, ne sont pas d'une âme vul-  
gaire et ils suffisent, je crois, à démon-  
trer que celle qui les éprouve ne fut  
pas, dès l'enfance, marquée pour le  
vice et réservée au mal. En effet, mal-  
gré les recherches les plus actives et  
dépit de tous les procédés d'identification  
dont elle dispose, la police n'a re-  
trouvé aucune trace de l'accusée : la tare  
n'est pas originelle et, au début de cette  
chute aujourd'hui profonde, l'homme est  
sûrement intervenu !... Quand une  
femme tout d'un coup tombe et roule  
au gouffre, ce n'est pas à elle que doi-

vent aller notre indignation et notre  
colère. Un homme existe, séducteur sans  
vergogne, amant sans scrupules ou mari  
sans noblesse, orgueilleux et dur, par  
qui la malheureuse a été rejetée, salie ou  
trompée, vouée aux aventures et con-  
damnée à la déchéance ! Cet homme,  
que les lois humaines ne sauraient at-  
teindre, Dieu le voit et le juge ! C'est lui  
qui a fait cette femme telle qu'elle nous  
apparaît aujourd'hui... et c'est lui ! Le  
Responsable ! Il vit heureux, sans doute ;  
son nom est respecté et sa conscience  
est tranquille ; mais, aux yeux de l'E-  
ternelle justice, cet homme est placé  
aussi bas que cette femme, ce bourreau  
peut-être plus vil que sa victime... et, au  
nom de tous les honnêtes gens, je souf-  
flete de mon mépris la face de ce mal-  
fateur anonyme !...

Alexandre Bisson.

## LA VIE ARTISTIQUE

### Exposition André Wilder

Ce très distingué paysagiste, plein de  
belles qualités, ayant en même temps  
des dons de méditation devant la nature,  
et de verve dans l'exécution, fait une  
exposition à la galerie Bernheim Jeune.  
On y constatera un progrès très sen-  
sible sur les vues de Hollande qui l'a-  
vaient naguère fait connaître. Progrès  
dans le sens de la lumière, ainsi que  
dans une plus vibrante harmonie de la  
couleur ; progrès aussi dans un certain  
sens, quant à la largeur de la touche.  
Cependant, je crois que l'artiste est  
arrivé à peu près à la limite de ce qu'il  
doit faire en ce sens, sous peine de tom-  
ber dans les excès de « maîtrise » de  
l'école morte.

Trois regards ont surmonté cette fois  
inspiré M. André Wilder : la Hollande,  
les bords de l'Yonne, riants et colorés ;  
enfin Saint-Servan avec la fameuse tour  
de *Solidor* dont l'artiste a réussi à faire  
un personnage quasi vivant.

En somme, M. André Wilder conquiert  
par une belle place dans le paysage actuel,  
et tous ses efforts tendront désormais, je  
pense, à rechercher la richesse de la  
matière.

Arsène Alexandre.

## A l'Académie des sciences

Selon l'usage et le règlement, M. Van  
Tigheem, directeur perpétuel de l'Acadé-  
mie, a abandonné son fauteuil de la  
section de botanique. Quatre candidats  
aspirent à le remplacer. Ce sont : MM.  
Bureau, membre de l'Académie de mé-  
decine, ancien professeur au Muséum ;  
Costantin, professeur au Muséum ; Louis  
Mangin, professeur de la chaire de cryp-  
tologie au Muséum, etc.

Une observation clinique fut exposée  
par le docteur Guépin, chirurgien chef  
de service à l'hôpital Péan.

Le docteur Guépin a opéré un malade  
d'un énorme calcul unique de la vessie.  
Ce calcul, long de 8 centimètres 1/2,  
large de 7 centimètres, épais de 4 cen-  
timètres 1/2, pesait 220 grammes, alors  
que les calculs uniques ordinaires pèsent  
de 12 à 15 grammes, avant que l'opéra-  
tion devienne indispensable.

Le 21 décembre, jour de l'ouverture du  
concours, des troubles graves ont eu lieu  
à l'extérieur et à l'intérieur de la faculté  
de médecine, que la cour a été envahie, que  
la police a dû être requise pour la faire évacuer,  
et que ces violences avaient pour but  
d'entraver les opérations du concours.

Que dans la salle même se soient le jury,  
des désordres ont été produits, que les man-  
ifestants ont tenté d'empêcher les candidats  
de répondre à l'appel de leur nom, qu'ils ont  
projeté à leur adresse des injures et des me-  
naces, que, malgré l'intervention de la police,  
l'appel n'a pu être fait intégralement, que la  
séance a dû être suspendue et renvoyée au  
lendemain.

Que le 21 décembre, jour où avait lieu la  
composition écrite, le président du jury,  
usant des pouvoirs qui lui sont conférés par  
l'article 11 de l'arrêté du 16 novembre 1874,  
a été obligé, pour assurer l'ordre, de requérir et  
de maintenir dans la salle cinquante-deux  
inspecteurs de police.

Que, néanmoins, le jury a constaté que  
des tentatives d'insultation ont été exé-  
cées par des candidats sur d'autres candi-  
dats pour les empêcher de composer ;  
Que, malgré la vigilance du jury et les  
mesures prises par le président pour sauve-  
garder la régularité des opérations, sur 127  
candidats qui avaient répondu à l'appel,  
vingt-huit seulement ont remis des composi-  
tions.

Que, en raison de ces troubles, le ministre  
a été obligé, par décision en date du 25 dé-  
cembre 1908, d'interrompre les opérations du  
concours ;

Considérant :

Qu'il résulte de procès-verbaux signés par  
le président et les membres du jury et ci-  
dessus résumés que les premières opérations  
du concours se sont effectuées dans des con-  
ditions anormales ;

Que des violences matérielles, d'une part,  
des menaces, des injures, des actes d'intimi-  
dation, d'autre part, ont eu pour effet d'ém-  
pêcher les candidats à répondre à l'appel ;

Que ces actes matériels et cette contrainte  
morale ont eu pour conséquence d'empêcher  
que les épreuves eussent lieu, même en ce  
qui concerne les candidats qui ont remis des  
copies, avec les garanties de liberté et de  
sincérité indispensables ;

Arrête :

Les opérations du concours d'admissibilité  
à l'agrégation des Facultés de médecine, qui  
ont commencé le 21 décembre 1908 et qui  
ont été interrompues par la décision ministé-  
rielle du 25 du même mois, sont annulées.

Fait à Paris, le 11 janvier 1909.

Gaston Doumergue.

## MOUVEMENT MÉDICAL

### A L'ACADEMIE DE MÉDECINE

A la séance de mardi dernier, le doc-  
teur Weiss, au nom de la commission  
dont il était le rapporteur, avait conclu  
à l'interdiction formelle de l'emploi des  
insecticides arsenicaux en agriculture.

Il avait mis en relief les dangers de ces  
pratiques, et cité, entre autres, ce petit  
fait démonstratif : pour avoir voulu quel-  
ques jours sur des vignes arrosées, un  
escargot comestible, le savoureux escargot  
de Bourgogne de nos marchands de  
vin, après une ou même deux semaines  
de jeûne, renferme encore dans ses tis-  
sues autant d'arsenic pur qu'en contiennent  
des gouttes de liqueur de Fowler.

Pour peu qu'on en consomme une dou-  
zaine, on risque de passer les bornes de  
la dose thérapeutique ! Le docteur Lio-  
sier, qui lui aussi, est un chimiste fort  
distingué, trouve un peu rigoureuses les  
conclusions de la commission : tous les  
arsénicaux ne sont pas également toxiques ;  
certains pourraient-ils tolérer l'emploi  
des plus inoffensifs, et préférer à l'inter-  
diction absolue une réglementation  
raisonnable. Soit ; mais combien la  
surveillance serait-elle malaisée !

Le professeur Chantemesse a traité de  
la coagulation et de la décoagulation du  
sang dans les veines, rapporté de très  
belles expériences, et montré comment  
il sera désormais possible d'épargner à  
certains malades les ennuis de la phlé-

bile et les dangers de l'embolie. Il a stru-  
tifié, dans sa très importante com-  
munication, les phlébitides des accom-  
pagnées et celles des femmes opérées d'un  
fibrome. De récentes recherches nous  
ont appris qu'un ferment, qu'une diase-  
tase du sang joue un rôle important  
dans les phénomènes de coagulation.  
Les sels de chaux favorisent l'action de  
ce ferment et activent la coagulation ;  
les citrates, les oxalates, les fluorures  
l'empêchent au contraire. Le professeur  
Chantemesse démontre que, chez les  
malades atteints de hémorragies abon-  
dantes, l'organisme se défend en augmen-  
tant de lui-même la « coagulabilité »  
de son sang. Si, au cours d'une opération,  
le chirurgien est amené à poser des liga-  
tures, c'est-à-dire à entraver localement la  
circulation sanguine, il y a de très  
grandes chances pour que survienne le  
fâcheux caillot. Quand un malade atteint  
de fièvre typhoïde est menacé d'hé-  
morrhagies intestinales, son sang de-  
vient excessivement fluide ; lorsque l'al-  
tération, au contraire, la complication  
phlébitique, son coefficient de coagula-  
bilité augmente notablement. M. Chan-  
temesse indique le moyen de mesurer  
ce coefficient de coagulabilité. On  
en peut tirer de très importantes indica-  
tions pour le traitement. Si le coefficient  
est trop faible, donnez au patient du  
chlorure de calcium et vous lui pourrez  
épargner les hémorragies que vous trop-  
pensez. Cependant n'en donnez pas trop,  
car vous pourriez hâter la survenue de  
la phlébite. Si le coefficient est excessif,  
prescrivez de l'acide citrique ; mais n'en  
abusez pas, car vous verriez le caillot en  
formation de dissoudre trop prompte-  
ment et déterminer des phénomènes in-  
fectieux simulant l'infection purulente.  
C'est toute une méthode nouvelle, pro-  
phylactique et curative, que le profes-  
seur Chantemesse nous révèle et nous  
apprend à manier.

Le docteur Bertrand, directeur du ser-  
vice de santé de la marine, correspon-  
dant de l'Académie et candidat à l'un  
des fauteuils vacants dans la section  
libre, a traité longuement et d'une façon  
fort émouvante de la fièvre typhoïde à  
Toulon, de ses causes et de sa prophyla-  
xie. Sa lecture, très documentée, a cap-  
tivé l'attention de l'auditoire. Il y aurait  
vraiment beaucoup à faire pour assainir  
Toulon. Les habitants du Var ont un sé-  
nateur bien en place pour les aider à  
remédier sans retard à un état de choses  
vraiment intolérable. L'eau que l'on  
donne à boire à nos marins, à nos  
« marsouins » et aux habitants de Tou-  
lon, celle surtout qui provient de Saint-  
Antoine et du Rayan, est, à la lettre, em-  
poisonnée du bacille typhique. Dans un  
pays civilisé, un tel état de choses n'est  
pas admissible, sous peine de déchéance.  
Avoir, en France, des Conseils munici-  
paux plus soucieux de propreté et d'hygiène  
que de politique et de menues  
intrigues de clocher, quel rêve !

Horace Bianchon.

## A L'ECOLE DE MÉDECINE

Nous avons annoncé hier l'annulation  
du concours d'admissibilité à l'agrégation.  
On lui a sans doute avec intérêt le  
texte de l'arrêté ministériel, paru à l'*O-*  
*fficiel* d'hier :

Considérant :

Que 147 candidats se sont inscrits pour  
prendre part à ce concours ;

Que le 21 décembre, jour de l'ouverture du  
concours, des troubles graves ont eu lieu  
à l'extérieur et à l'intérieur de la faculté  
de médecine, que la cour a été envahie, que  
la police a dû être requise pour la faire évacuer,  
et que ces violences avaient pour but  
d'entraver les opérations du concours ;

Que dans la salle même se soient le jury,  
des désordres ont été produits, que les man-  
ifestants ont tenté d'empêcher les candidats  
de répondre à l'appel de leur nom, qu'ils ont  
projeté à leur adresse des injures et des me-  
naces, que, malgré l'intervention de la police,  
l'appel n'a pu être fait intégralement, que la  
séance a dû être suspendue et renvoyée au  
lendemain.

Que le 21 décembre, jour où avait lieu la  
composition écrite, le président du jury,  
usant des pouvoirs qui lui sont conférés par  
l'article 11 de l'arrêté du 16 novembre 1874,  
a été obligé, pour assurer l'ordre, de requérir et  
de maintenir dans la salle cinquante-deux  
inspecteurs de police.

Que, néanmoins, le jury a constaté que  
des tentatives d'insultation ont été exé-  
cées par des candidats sur d'autres candi-  
dats pour les empêcher de composer ;  
Que, malgré la vigilance du jury et les  
mesures prises par le président pour sauve-  
garder la régularité des opérations, sur 127  
candidats qui avaient répondu à l'appel,  
vingt-huit seulement ont remis des composi-  
tions.

Que, en raison de ces troubles, le ministre  
a été obligé, par décision en date du 25 dé-  
cembre 1908, d'interrompre les opérations du  
concours ;

Considérant :

Qu'il résulte de procès-verbaux signés par  
le président et les membres du jury et ci-  
dessus résumés que les premières opérations  
du concours se sont effectuées dans des con-  
ditions anormales ;

Que des violences matérielles, d'une part,  
des menaces, des injures, des actes d'intimi-  
dation, d'autre part, ont eu pour effet d'ém-  
pêcher les candidats à répondre à l'appel ;

Que ces actes matériels et cette contrainte  
morale ont eu pour conséquence d'empêcher  
que les épreuves eussent lieu, même en ce  
qui concerne les candidats qui ont remis des  
copies, avec les garanties de liberté et de  
sincérité indispensables ;

Arrête :

Les opérations du concours d'admissibilité  
à l'agrégation des Facultés de médecine, qui  
ont commencé le 21 décembre 1908 et qui  
ont été interrompues par la décision ministé-  
rielle du 25 du même mois, sont annulées.

Fait à Paris, le 11 janvier 1909.

Gaston Doumergue.

praticiens, qui représentent 42.000 mem-  
bres, les délégués du syndicat médical de Paris et  
de l'Union des syndicats médicaux de France,  
et les délégués de l'Association corporative  
des étudiants en médecine.

## La Vie Sportive

### COURSES A NICE

La troisième journée s'est déroulée par un  
temps idéal. Tout le monde a été satisfait.  
L'assistance était des plus nombreuses  
et des plus élégantes. La partie technique a  
été très réussie. Le prix de Monaco n'a réuni  
que quelques concurrents, mais des concu-  
rents de choix : Journaliste, Idaho, Pharo,  
Wild Aster et Eclair. Le jeune Woodland  
a été maître de la partie d'un bout à l'autre  
avec ses deux concurrents ; Idaho a passé  
le poteau devant son camarade de box, après  
avoir mené, nettement détaché à plusieurs  
longueurs devant le peloton. En rentrant  
aux balances, on s'apercevait que quelques  
grammes manquaient au poids de Wild  
Aster ; il était distancé de la deuxième place ;  
Aster a été commissaire, usant de la latitude  
que leur laisse l'article 34 du code des steeple-  
chases, laissent le bénéfice de la pre-  
mière place à son compagnon de box.

Prix Phébus (3.000 fr., 3.500 m.). — 1. Cré-  
mant, à M. Heimendinger (A. Carter) ; 2. Cla-  
rence III, à M. E. Fischhoff (R. Sauval) ;  
3. Madral III, à M. T. Dugas (Miller) (3/4  
long., 8 longueurs).

Non placés : Silvie, Guardian Angel, Zer-  
line II, Diane III, Rigollard, Prince Mignon,  
La Smalch.

Prix mutuel à 5 fr. : Gagnant, 45 fr. Pla-  
cés : Crémant, 6 fr. 50 ; Clarence III, 6 fr. ;  
Madral III, 6 fr.

Prix de Villefranche (4.000 fr., 3.900 m.). —  
1. La Corse, à M. Ch. Liégeois (Heath) ; 2. A-  
ster, à M. Heimendinger (A. Carter) ; 3. Cla-  
rence III, à M. E. Fischhoff (R. Sauval) ; 4. Ma-  
dral III, à M. T. Dugas (Miller) (1/2 long.,  
1 long., 2 longueurs).

Non placés : Pharo, Wild Aster, dis-  
tancé de la deuxième place.

Prix mutuel à 5 fr. : Gagnant, 43 fr. Pla-  
cés : Idaho, 27 fr. ; Journaliste, 16 fr. 50.

Prix de l'Estérel (4.000 fr., 3.000 m.). — 1.  
Galléro, à M. E. Fischhoff (R. Sauval) ; 2. Qu-  
il Qu'Est-ce, à M. R. Bally (Head) ; 3. Dia-  
dème, à M. R. Bally (Louth) (1/2 long.,  
2 longueurs).

Non placés : Lauzanne, Roi du Monde, Nip-  
pon II, Novare II, Beppo, Loute, Filin, Keila.

Prix mutuel à 5 fr. : Gagnant, 9 fr. Pla-  
cés : Galléro, 6 fr. 50 ; Qu'il Qu'Est-ce, 5 fr. ;  
Diadème, 16 fr.

## Automobilisme

Dix-neuf engagements sont parvenus à  
l'International-Sporting-Club de Monaco pour  
le meeting des sports automobiles de 1909,  
dont trois canots de course et seize cruisers.

Un constructeur américain a établi une  
voiturette automobile, une vraie voiturette  
qui circule et qu'on voit dans les rues de  
New-York et ne coûte que la bagatelle de  
750 francs.

C'est une voiturette d'enfants, c'est en-  
tendu, mais gentille, robuste, jouet sérieux  
et amusant, qui aurait cours, en France, le  
plus grand succès.

## Navigation Automobile

On écrit du Havre :

« Tout dernièrement est arrivée dans notre  
port, venant de Paris par le canal de Tan-  
carville, une vedette en acier, destinée à  
assurer le service de la pêche entre Rouen et  
Le Havre.

Commandée par le ministre de la marine à  
M. Pérignon, cette vedette mesure 9 m. 50  
de longueur sur 1 m. 80 de largeur, et son  
tirant d'eau n'est que de 70 cm.

Ce faible tirant lui a été imposé pour lui  
permettre de naviguer plus facilement, sans  
crainte d'échouage, dans l'estuaire de la  
Seine.

Son moteur Lorraine-Dietrich de 40 à 50 HP  
est placé à l'avant où il est abrité et pro-  
téger par un rouf en tôle éclairé par six lu-  
lots.

Le nouveau garde-pêche a mis 20 heures  
pour venir de Paris au Havre, distants de  
388 kilomètres.

Au cours de récents essais, effectués en  
présence de la commission de recette, cette  
embarcation a réussi à réaliser une vitesse  
de 24 kilomètres à l'heure.

## Aviation

Orville Wright est arrivé à Paris, accom-  
pagné de sa sœur Miss Catherine.

Orville, qui a gardé de la chute dans  
laquelle son compagnon de vol, le lieutenant  
Selfridge, trouva la mort, une légère claudica-  
tion, ne participera plus aux expériences  
d'aéroplane. Il se contentera d'être le colla-  
borateur scientifique de son frère ; il l'aidera  
à perfectionner l'appareil et à apporter de  
nouvelles conquêtes à la conquête de l'air.

Willbur Wright partira ce soir pour Pau,  
en compagnie de M. H. O. Berg.

Il ne se sera qu'Orville partie avec lui,  
parce qu'il est fatigué de son voyage. Il le  
rejoindra dès lors dans le courant de la  
semaine prochaine. Sa sœur l'accompagnera  
et, en compagnie de Willbur, fera un vol  
plané. Ce sera son début dans l'aviation.

La *Daily Mail* a créé un prix pour la tra-  
versée de France en Angleterre ; prix qu'il a

Six engagements sont parvenus, paraît-il,  
pour la tentative, ceux du jeune prince Serge  
de Bolofot, du capitaine Wyndham de J.-T.-C.  
Moore-Brahazon, de M. Lejeune, de M. P. Pi-  
choff, et de Henry Farman.

En septième concurrent se mettra peut-être  
sur les rangs, M. Louis Blériot.

Willbur Wright s'est, lui, désintéressé de l'é-  
preuve.

Une Compagnie d'assurances vient de créer  
les assurances pour aviateurs et aéroplanes.  
Les tarifs sont très élevés... comme si l'avi-  
ation était un sport dangereux !

C'est sur un aéroplane porté par un char  
que la Reine des Reines traversera Paris  
cette année, le jour de la mi-carême.

Un Salon de l'aérostation sera organisé à  
Londres, à l' Olympia, pour fin mars 1909, en  
même temps que le Salon des poids lourds.

## Petites Annonces

La Ligne..... 6 francs  
Par Dix insertions ou Cinquante lignes 5 francs

Les Annonces à 3 francs la ligne concernent :  
1° L'Industrie et les Fonds de commerce ;  
2° Les Occasions, l'Enseignement, les Emplois  
et les Gens de maison ;  
3° Les Locations ;  
4° Les Pensions bourgeoises.

La Ligne à trente-six lettres

## PLAISIRS PARISIENS

### Programme des Théâtres

OPERA (Tél. 313.53). — 8 h. 1/4. — Monna Vanna.  
Vendredi : *Lohengrin*.  
Samedi : *Monna Vanna*.

FRANÇAIS (Tél. 402.23). — 8 h. 1/2. — Le Foyer.  
Jeudi : *Scaramouche* ; *Amoureuse*.  
Vendredi : *Le Mariage forcé* ; *Le Jardin  
de Molière* ; les Femmes savantes.

OPERA-COMIQUE (Tél. 416.55). — 8 h. — 1/2.  
Samedi : *Orphée*.  
Vendredi : *La Tosca*.  
Samedi : *Werther*.

DEON (Tél. 814.42). — 8 h. 3/4. — La Mort de  
Pan ; Tragedie royale.  
Vendredi : *Tartuffe* ; *Laurent* ; *Molière et  
sa femme*.



ées même mais  
dame seule

*Valets de pied, Grooms*

18, a. av. servi. dem. pl.valet de pied M. et  
seuls ou M.seul Voyag. A.R.19,r.St-Roch.

*Wattmen*

ur encore en place, très bon conduc-  
deur, demande place, références verbales.  
er Albert Thévenin 109, p. Maltesherbes.  
auto 38 a. 5 a. dern. mais, recomm. p.  
pl. G. 19, r. Gros-Cailleur, Paris.  
célib. dés. pl.Bréj.J.P.9,r. Léon-Cogniet,  
ur encore en place, très bon conducteur,  
Albert, réf. ver. voyage A. L. B. Figaro.

*Concierges*

timement, bnes réf. — M. D., 72, rue Lévis.  
 45 et 40 ans, s. enf., actuell. concierge, pro-  
 rav., dem. même pl. pour les 2 ou fien. s.  
 app. ou meublée. L. L., 54, rue de Galilée.  
 39 ans, désire place concierge à Paris pour  
 se seule, bnes réf. Ec. P. J., 23, r. Chapon.  
 45 ans, 1 enf. 12 ans, dés. place concierge  
 r. rapp., bnes réf. J. H., 17, rue Truffaut.  
 42 ans, très bons certificats, désire  
 place. — Ecure Figaro, X. 2.

400 fr. Sadr. M. H. C. 3. R. Logelbach.  
32-34 ans, dés. place concierge, bnes réf.  
Boulant, 4, rue Pastour, Clichy (Seine);

*Jardiniers*

35 ans, coléariante, dem. pl. s'écroue,  
rés. réf. Mary, poste rest., bur. 71, Paris.  
conc. marié, 32 ans tr. b. réf. s. abr. du mét. d.  
e. conc. ou bso-c. d. pl. L. B. Champs Yonne

**Places de Placement**

25 de PROVINCE à tout faire et de préten-  
modestes. Pualet, 121, rue Saint-Honoré.

**Imprimeur-Gérant : QUINTARD,**  
Imprimerie du *Revue* 27 rue Drouot.

NOUS SOMMES VENDEURS DE:	
050	Nationale, à..... 6.150
000	Union-vie, à..... 5.700
000	Nationale-incendie, à... 2.450

**LAITIÈRE**  
*ul<sup>le</sup> des Capucines*  
**S DÉPÔTS**

**MAGGI**

<b>CHAQUE</b> <b>JOUR</b> <i>La Teneur</i> <i>en Beurre</i> <i>du lait vendu</i> <i>est indiquée.</i>	<b>SERVICE</b> <b>SPÉCIAL</b> <i>pour le</i> <b>CONTRÔLE</b> <i>des</i> <b>ÉTABLES</b>	<b>EFFORTS</b> <i>PARTICULIERS</i> <i>POUR</i> <i>Combattre</i> <i>LA</i> <i>Tuberculose</i> <i>des Vaches.</i>
--	---	---

iv. st. de bénéfices; en novembre, 14,800  
et 24,500 liv. st.

*Bourse.* — Très ferme : East Rand, Consolidated Goldfields, 120; Rand Mines, Robinson Gold, 266 50; Ferreira, 423 50; ntein Estates, 46 50.

---

---

**Bourses étrangères**

LONDRES, 12 janvier					
	Hier	Aujourd.		Hier	Aujourd.
	93 1/2	93 9/16	Turc Unifié.	92 3/4	93 1/8
	96 -	96 -	Japon 5% 02	101 1/4	101 1/4
98	103 -	103 1/4	Bang. Ottom	18 1/4	18 1/4
	80 1/4	80 1/4	Anaconda	9 15 1/16	10 -
	98 1/4	98 -	Tharsis	7 1/2	7 1/2
	95 -	95 1/8	Tharsis	5 7/8	5 7/8
	101 1/2	101 3/4	Chang. S. Pé	25 27 1/2	25 32 1/2
	59 -	59 -	Esch. Bang.	2 1/2	2 1/2
	83 -	83 3/8	Argent met.	24 5/8	24 3/8

85	60	85	Dresdner Bank	148	20	148
85	60	85	Disconto Com.	180	70	180
85	60	85	Deutsche Bank	282	20	282
85	60	85	Berlin Hand.	180	70	180
85	60	85	Bochumer	223	50	224
85	60	85	Laura.....	198	80	200
85	60	85	Gelsenkirchen	190	10	190
85	60	85	Harpener .....	194	20	195
85	60	85	Change s/ Paris	81	50	81

  

BRUXELLES, 12 janvier						
80	80	80	Rio Tinto.....	1871	18	1873
80	80	80	Sarragose act.	471	75	479

on	175	176 50	Paris ways elec	141 75	142 25
on	82 50	82 25	Parisien électr	244 50	245 50

**VIENNE, 12 janvier**

on	114 65	114 65	Länderbank	422 50	423 ..
on	94 25	94 25	Alpines	623 50	640 60
on	109 35	109 40	Tebacs Otomic	312 50	332 ..
on	91 10	91 10	Chem.Autrich	673 30	675 50
ong	1733	1732 ..	Lombards	142 20	142 50
trich	621 70	622 30	Lots Turcs	177 50	181 20
Aut	1037 ..	1030 ..	Change s'Paris	95 50	95 33

**MADRID, 12 janvier**

3%	71 ..	71 ..	Amortiss. 4%	90 20	90 30
gnale	1243 ..	1250 ..	Amortiss. 5%	101 90	101 95
ion	656 50	656 ..	Banq. d'Espagn	438 ..	441 ..
rron	392 ..	391 50	Géd hypoth4%	...	...
Paris	100 18	100 21	Change s'Paris	11 30	11 35

  

NEW-YORK, 12 janvier					
Top.	99 3/8	98 7/8	New-Y-Ontar.	48 1/2	45 1/2
Ohio	100 7/8	100 1/4	Peys Irvane ..	132 ..	132 ..
Calif	176 3/8	175 3/4	Union Pac.	78 1/2	77 3/8
Ill.	176 3/8	175 3/4	West. Un.-Tl.	67 1/4	67 3/4
Pa.	38 3/4	39 1/4	Argent.-Métall.	52 5/8	52 1/2
tr-act	30 1/2	29 ..	Amalgam. Cop.	81 5/8	82 1/8

	143	78	115	125	Gallmrt.....	16 50	14 50
Kasv.	143	78	115	125	Galmr.....	16 50	14 50
Jes.	125	-	125	125			

**NES D'OR A LONDRES 12 janvier**

	3	5/8	3	9/16	Fung. Deep..	1	3/16	1	3/16
Sch.	1	11/16	1	21/32	Kleinfontein	2	7/16	2	13/32
		3/8		3/8	Langl. Est.	2	3/4	2	3/4
Eg.	16	7/12	16	7/12	Moy.&Charl		.	.	.
D.	2	5/16	2	7/8	Modfonten	11	3/16	11	3/8
Sub	1	7/8	1	7/8	New Boch.	1	9/16	1	9/16
Dep	15	1/4	11	1/4	New Steyn.	8	9/16	8	9/16
Sp	10	3/8	10	3/8	Nourse D.				
Rand	11	1/4	11	1/4	Rand Collier	1	29/32	1	7/8

...	2	1/8	2	1/8	Robinson D	3	3/4	3	3/4
...	4	7/16	4	1/2	Rood U M R	2	13/32	2	13/32
16	3	1/8	3	1/8	Ross B	2	1/2	2	1/2
...	2	3/4	2	3/4	Simm & Ladd	2	3/32	2	3/32
...	2	3/4	2	13/16	Trans. C. Clark	2	11/16	2	11/16
Dep.	4	7/8	4	7/8	Tr. Delapaga	1	3/8	1	3/8
...	1	5/8	1	9/16	Transv. B. M	2	2/32	2	2/32
...	1	15/32	1	1/2	Treasury	1	8/16	1	8/16
...	1	7/16	1	1/8	Van B...	2	1/4	2	1/4
F.	6	1/8	6	1/8	Van Ryn	4	3/8	4	13/16
...	4	23/32	4	13/16	Villars M-R	4	1/16	4	1/16
...	4	4/16	4	1/8	Wesir. Cons	7	7/8	7	7/8
...	1	5/8	1	11/16	WitwatDeep	4	5/16	4	5/16
...	1	5/8	1	7/16	Wolnater	4	1/8	4	1/8

**DERNIERS COURS ÉTRANGERS**

raiso.....	—	sur Londres.	13 1/4	12 31/32
e-Janeiro.....			15 7/32	.. 1/2
Métaux sur Londres				
e. comptant.....	62	3/9	contro.....	62 12/6
à trois mois....	63	1/2	—	63 7/6
p anglais.....	13	10/	espagnol	12 5/4